



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

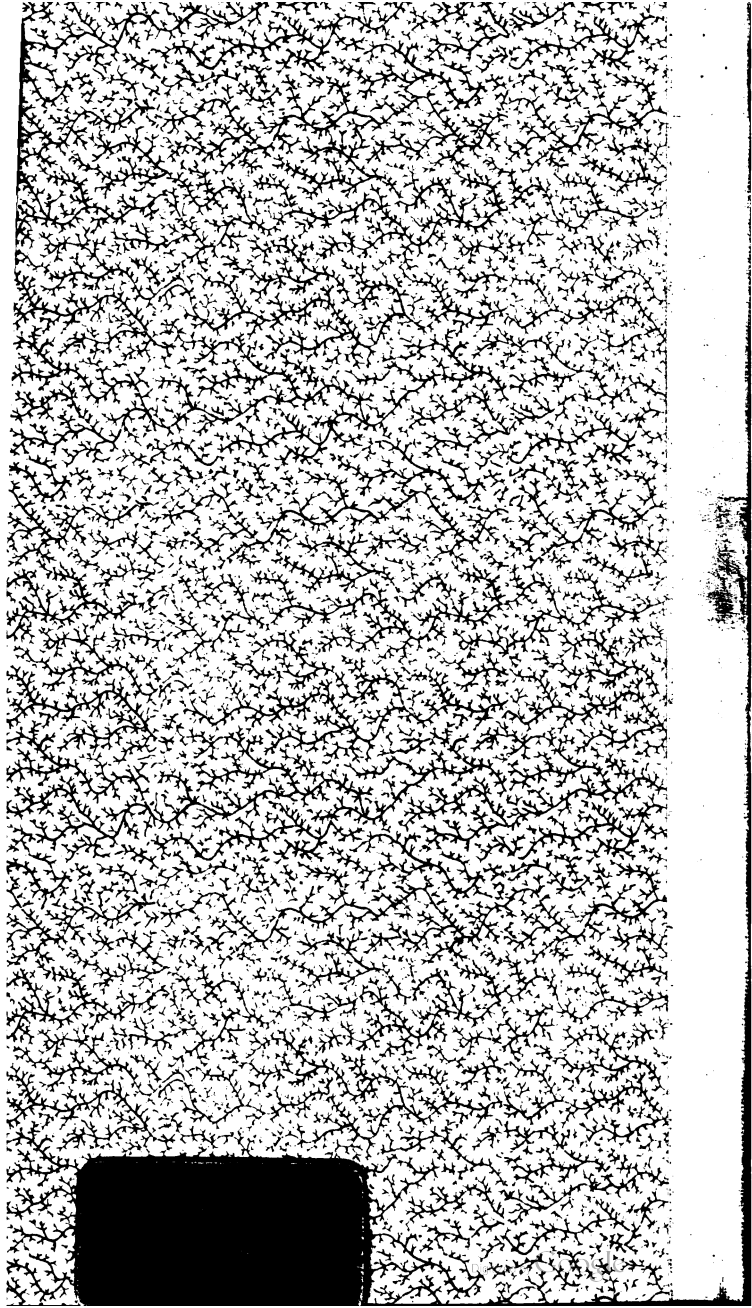
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

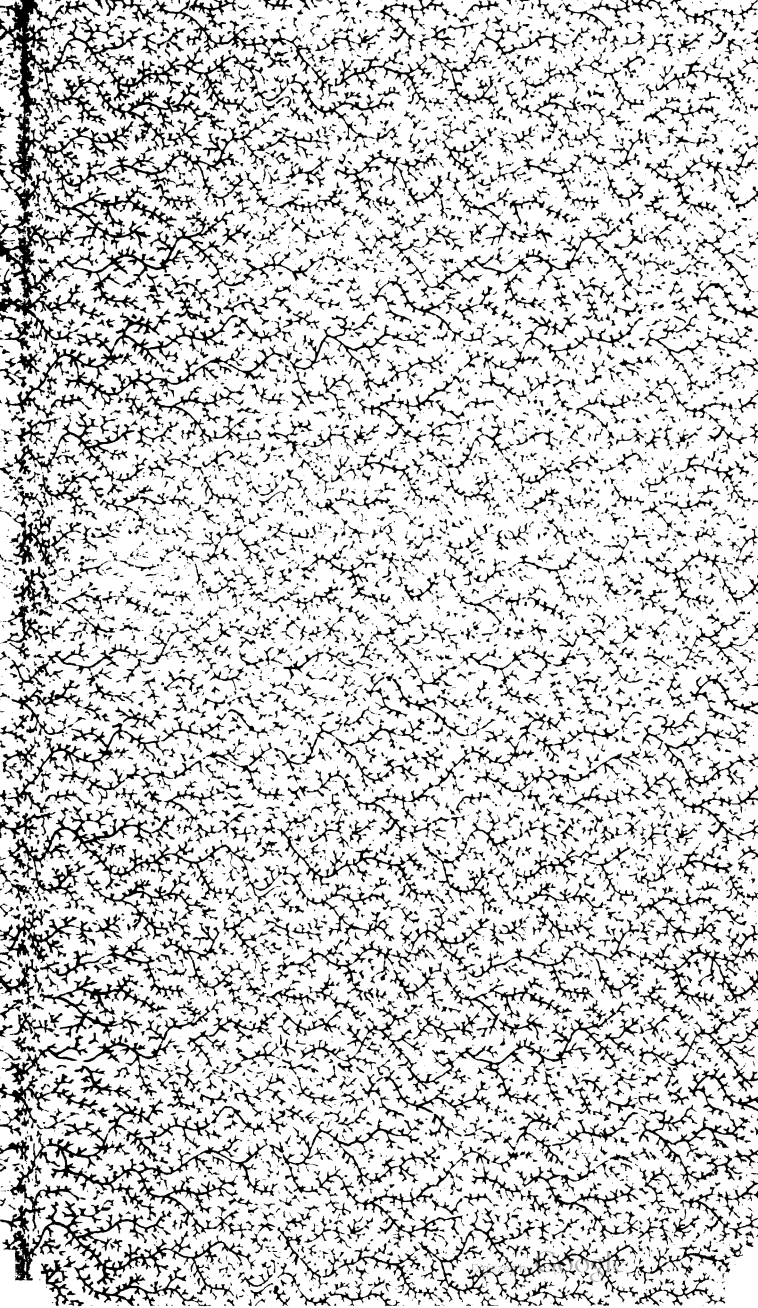
We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>





BIBLIOTHÈQUE DES ÉCOLES.

HISTOIRES D'AUTREFOIS

PAR L'AUTEUR DES

Réalités de la vie domestique.

TOULOUSE

SOCIÉTÉ DES LIVRES RELIGIEUX.

DÉPÔT : RUE ROMIGUÈRES, 7.

1869

HISTOIRES D'AUTREFOIS.

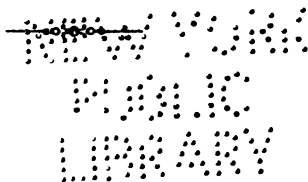
**PUBLIÉ PAR LA SOCIÉTÉ DES LIVRES RELIGIEUX
DE TOULOUSE.**

TOULOUSE, IMPRIMERIE DE A. CHAUVIN ET FILS, RUE MIREPOIX, 3.

HISTOIRES D'AUTREFOIS

PAR L'AUTEUR DES

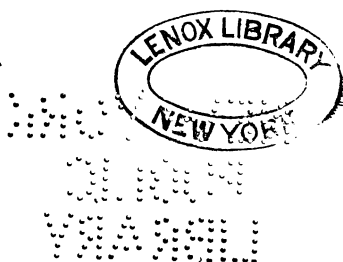
Réalités de la vie domestique.



TOULOUSE
SOCIÉTÉ DES LIVRES RELIGIEUX.

DÉPÔT : RUE ROMIGUIÈRES, 7.

1869.



HISTOIRES D'AUTREFOIS.

LES SOUVENIRS D'UNE GRAND'MÈRE.

— Grand'mère, une histoire, je vous prie

— Oh ! oui, une histoire, s'écrièrent plusieurs enfants, en entourant le fauteuil d'une vieille dame, qui, comme toutes les grand'mères, avait le monopole d'amuser la jeune famille avec ses récits.

— Un conte de fées, dit l'un des garçons.

— Plutôt une histoire de brigands, bien tragique, reprit son frère.

— Non, non, s'écria une petite fille de sept ans, je voudrais une histoire très-vraie, d'autrefois, lorsque vous étiez toute petite.

La grand'mère sourit mélancoliquement, appuya son front sur sa main et dit :

— Elle sera très-véritable, mon histoire, mais aussi très-triste; si vous voulez l'entendre, asseyez-vous près de moi.

C'était doublement agréable en ce moment, de se grouper autour du foyer, car la nuit approchait, la neige tombait à gros flocons et une forte bise mugissait au dehors.

— On est bien ici, dit la plus jeune enfant en s'asseyant sur un tabouret et posant sa tête sur les genoux de sa grand'mère.

— J'aimerais que l'histoire fût bien longue! s'écria l'aîné des garçons.

— Laissez donc commencer grand'mère, répliqua le plus jeune; et la vieille dame prit la parole.

« Je vous ai souvent parlé, » dit-elle, « de mon pays où la neige ne tombe jamais épaisse comme celle qui vous tient prisonniers aujourd'hui; où le ciel est si pur, le soleil si chaud, la terre si fertile, que fleurs et fruits croissent et mûrissent presque sans culture. Vous connaissez ces belles prairies où j'ai tant couru, lorsque mes jambes étaient jeunes et agiles comme le sont les vôtres; mais je n'habitais pas constamment cette chère campagne: je faisais de fréquents séjours

à la ville, chez ma bonne grand'mère et chez une tante qui m'aimait comme si j'eusse été sa fille.

» Nous avions beaucoup de parents dans cette ville, entre autres ma cousine Amélie, que je voyais presque chaque jour; quoiqu'elle eût un an de plus que moi, nous nous considérions comme contemporaines, parce qu'elle était la plus jeune de sa famille et moi l'aînée de la mienne; ses sœurs la traitaient en toute petite fille, tandis que j'occupais chez nous la première place.

» Nous n'avions cependant, ni l'une ni l'autre, un âge très-avancé, puisqu'elle venait d'atteindre sa septième année et que je n'en comptais pas encore tout à fait six; mais dans mon pays, où les enfants croissent aussi vite que les plantes, à sept ans on se croit déjà un grand personnage. »

— Oh! que je voudrais être dans ce pays, s'écria la petite Mathilde en relevant la tête.

— N'interromps donc pas grand'mère! lui dit un peu brusquement sa sœur aînée.

— Et surtout ne sois pas impatiente de devenir une grande personne, reprit la vieille dame en caressant la joue de l'enfant qui in-

clinait de nouveau sa tête sur les genoux de l'aïeule. « Un jour, dont je me souviens comme si c'était hier, » poursuivit cette dernière, « Amélie vint passer l'après-midi chez nous, pour s'amuser avec un joli ménage de fer-blanc, qu'un de mes oncles m'avait apporté de la foire de Beaucaire. Nous n'avions pas alors autant de joujoux que vous, mes chers enfants, et la possession d'un ménage tout neuf était un événement dans notre vie ; on ne renouvelait pas nos poupées chaque six mois, comme on le fait aujourd'hui pour certaines petites filles de ma connaissance ; la nôtre, car nous n'en avons pas plusieurs, devait durer bien des années, et même se transmettait comme une espèce d'héritage d'une sœur à l'autre ; Amélie avait été fort contente, lorsque celle de ses grandes sœurs lui était échue. »

» Mais au jour dont je vous parle, ce n'était pas le tour des poupées : le ménage nous absorbait, et cela d'autant plus, que nous avions d'abondantes provisions. Amélie, qui avait déjeuné chez une de ses tantes, rapportait du dessert des raisins secs et des figues ; grand'maman nous avait donné du chocolat et

du massepain ; aussi nous mîmes-nous à piler et à râper de tout notre cœur.

» Quoique nous nous aimassions tendrement , nous nous querellions cependant quelquefois, et ce jour-là une altercation faillit avoir lieu parce qu'Amélie voulait employer la passoire et moi la râpe pour broyer un biscuit ; heureusement qu'au moment où j'étais près de me fâcher , je me souvins que ma tante m'avait dit que lorsqu'on reçoit ses amies il faut toujours céder et les laisser user de nos joujoux à leur fantaisie ; aussitôt je posai ma râpe sur la table et je dis à Amélie :

» — Eh bien ! fais comme tu voudras.

» Elle m'embrassa en disant :

» — Voilà ; tu es bien gentille ; » et elle se mit à fricasser à sa guise la soupe au biscuit.

» Lorsque notre festin fut terminé , nous essuyâmes soigneusement tous les ustensiles et les replaçâmes dans leur boîte.

» — Tu es fort heureuse d'avoir un si joli ménage , dit Amélie , et j'espère venir souvent m'en amuser ! — Puis , en mettant son chapeau , elle ajouta : — Enfin , aujourd'hui j'aurai vu toute ma famille , comme la veille d'un départ , lorsqu'on fait les adieux. J'ai déjeuné

chez tante Gabrielle, passé toute l'après-midi chez vous, et je vais dîner chez tante Julie, qui m'a promis de me conduire ce soir à l'esplanade avec mes sœurs.

» — Oh ! que j'aimerais y aller aussi !

» — Bah ! tu es encore trop petite pour veiller aussi tard, dit Amélie en m'embrassant, et elle franchit le seuil de la porte, légère et joyeuse comme une alouette.

» Pendant le dîner, je pensais beaucoup au plaisir qui attendait Amélie, car l'esplanade est une grande et belle promenade où se rassemble, sous de beaux ombrages, la foule élégante qui va trois fois par semaine jouir du concert donné dans la principale allée par la musique militaire. Lorsqu'en attendant l'heure de mon coucher, ma bonne tante Marie me prit sur ses genoux et me raconta une des belles histoires de la Bible ; je l'écoutais avec moins d'intérêt qu'à l'ordinaire, et dans mon lit je me répétais qu'Amélie était bien favorisée et que c'était fort triste de se coucher d'aussi bonne heure que moi.

» Pauvre Amélie ! que faisait-elle pendant cette soirée que je lui enviais ?... Elle était, en effet, allée à l'esplanade ; et, après s'être

promenée pendant quelques instants, elle s'était assise dans la grande allée, ainsi que sa tante et ses sœurs, pour écouter la musique; des marchandes d'oranges et de petits gâteaux circulaient autour des promeneurs, et l'oncle d'Amélie en offrit à ses nièces.

» Les oranges arrivent si mûres et si douces dans mon pays, que nous avons l'habitude, étant enfants, de mordre sur ce joli fruit comme sur une pomme, mangeant l'écorce avec l'intérieur. Amélie fit ainsi ce soir-là, mais à peine eut-elle achevé de manger une superbe orange, qu'elle fut prise de douleurs d'entrailles si violentes, qu'on fut obligé de l'emporter chez elle presque évanouie. Le médecin, appelé sur-le-champ, parut très-surpris de la soudaineté de ce mal, mais lorsqu'on lui dit que ce pouvait être une indigestion occasionnée par une orange, il devint tout pensif et ordonna des remèdes énergiques. Il avait appris, dans le courant de la journée, qu'un navire venant de Majorque, où sévissait la peste, était entré, deux jours auparavant, dans un port de mer voisin de M.; le maire avait ordonné que la cargaison d'oranges fût jetée à l'eau, mais cet ordre n'ayant été qu'imparfaitement exécuté, une

certaine quantité de ces fruits circulaient sur le marché et pouvait communiquer le mal aux personnes qui les mangeaient.

» Peu d'instants après, on fut certain qu'Amélie était victime de la contagion, et malgré tous les soins qui lui furent prodigués, elle mourut au bout de quelques heures dans d'atroces souffrances.

» Cette triste scène avait lieu tandis que je dormais profondément, et lorsqu'à mon heure accoutumée je me réveillai toute joyeuse, j'aperçus au pied de ma couchette ma tante Marie qui attachait en pleurant un ruban noir à mon chapeau de paille ; sa physionomie avait une expression de telle tristesse, que je n'osais pas dire un mot tandis qu'elle m'embrassait ; seulement, lorsqu'au lieu de mon fourreau du matin elle me mit ma robe de promenade, je lui demandai si nous allions sortir ?

» — Oui, répondit-elle : nous allons chez tante V...

» — Oh ! tant mieux, m'écriai-je ; Amélie me racontera sa soirée.

» Ma tante alors, ne pouvant plus retenir ses larmes, me dit d'une voix étouffée :

» — Amélie ne te racontera plus rien : elle est partie cette nuit pour le ciel.

» J'étais si peu familiarisée avec la pensée de la mort, que je lui dis :

» — On peut donc faire un voyage au ciel ; et quand reviendra-t-elle ?

» — Jamais, ma chère enfant, répondit ma tante en me serrant dans ses bras ; c'est toi qui iras un jour où elle est, près du bon Dieu, si tu aimes le Seigneur Jésus.

» — Mais si Dieu nous a pris Amélie, il n'est pas bon ?

» — Oh ! ne dis pas cela, ma chérie, tout ce que Dieu fait est bien, et quoique le départ d'Amélie nous fasse pleurer, nous sentons cependant que son Père céleste lui a donné une grande marque d'amour en la retirant à lui aussi jeune.

» — Alors vous aimeriez qu'il me prît aussi ?

» Ma tante ne répondit pas un mot, mais la vive étreinte avec laquelle elle me pressa contre son cœur disait beaucoup de choses que je ne compris pas alors.

» — Comment est-elle partie ? demandai-je ; Dieu a-t-il envoyé quelqu'un pour la chercher ?

» — Hélas ! mon enfant, ceux qui entou-

raient Amélie n'ont vu personne, mais pourtant nous savons que Dieu envoie ses anges pour recevoir l'âme qui sort du corps et pour la conduire au ciel.

» — Et son corps n'est pas parti ?

» — Non ; il doit dormir dans la terre jusqu'au jour où Dieu le réveillera et lui rendra son âme.

» — Alors, nous la reverrons ?

» — Nous la reverrons parce que nous nous réveillerons en même temps qu'elle ; car il faudra que nous soyons tous morts avant que ce jour arrive.

» Dès que j'eus déjeuné, ma tante Marie me prit par la main, et nous allâmes chez la maman d'Amélie ; la domestique qui nous ouvrit la porte avait les yeux tous rouges à force d'avoir pleuré, et il régnait dans tout l'appartement un silence qui me terrifia. Amélie ne vint pas, comme à l'ordinaire, toute joyeuse à ma rencontre, et en traversant la salle à manger, je vis la grande poupée et son arche de Noé abandonnées dans un coin ; alors je me mis à pleurer en pensant que je ne verrais plus ma petite amie, et je dis à ma tante, à travers mes sanglots :

» — Si au moins je l'avais embrassée avant son départ...

» — Le corps que son âme a quitté est encore dans la maison et tu pourrais lui dire un dernier adieu.

» A cette proposition , je fus saisie d'un involontaire sentiment de crainte , sans me rendre cependant compte de ce qu'est un cadavre. Ma chère et courageuse tante prit ma main et me conduisit, non dans le cabinet où couchait ordinairement Amélie , mais dans la chambre de sa mère , où on l'avait transportée au moment où elle avait pris mal.

» Quoique il y ait de cela environ cinquante ans , il me semble que je pose de nouveau le pied sur le seuil de cette grande chambre , au fond de laquelle se trouvait un lit à rideau de damas vert sombre , et , tout près , la couchette sur laquelle Amélie semblait endormie... On lui avait mis sa jolie robe blanche et un petit bonnet rond pareil au mien ; ses deux mains, croisées sur sa poitrine, soutenaient un bouquet de violettes ; sa figure était si pâle ! si pâle ! ses lèvres étaient noires, et sur ses joues quelques taches bleuâtres révélaient la nature du mal auquel l'enfant avait succombé. Un grand

réchaud dans lequel brûlait du genièvre arrosé de vinaigre était placé au milieu de la chambre et ma tante ne me permettait pas de le dépasser. Mais je ne me révoltai pas contre cette interdiction, car je ne sentais par le désir de m'approcher de la couchette, et, chose étrange ! moi qui un instant auparavant désirais si vivement embrasser Amélie, j'éprouvais comme une espèce de répulsion à la vue de cette froide immobilité, et je détournais mes regards de sa mortelle dépouille pour les diriger sur le portrait d'une arrière-grand'mère, en robe de velours rouge, figure immobile aussi, mais que le *roi des épouvantements* n'avait pas marquée de son cachet... Je ne pouvais me figurer que j'avais là, sous mes yeux, l'amie avec laquelle je m'étais tant amusée la veille, et je me cramponnais à la main de ma tante avec un sentiment d'effroi...

» Pendant les quelques minutes que nous passâmes dans cette chambre, ma tante ne proféra pas une parole, et lorsque nous fûmes rentrées dans la salle à manger, elle me serra dans ses bras en disant :

» — Et tu pourrais être là à la place d'Amélie, si tu avais mangé cette fatale orange !

» — Oh ! ma tante ! m'écriai-je en frissonnant.

» — Hélas ! ma chère petite, un peu plus tôt, un peu plus tard, toi aussi, tu seras immobile et froide comme l'est ta cousine. Puisse alors ton âme s'être donnée au Sauveur !

» Dans ce moment, l'une des sœurs d'Amélie vint à nous et m'embrassa en sanglotant ; elle nous introduisit dans le salon ; où se trouvait le reste de la famille. Je vois encore ce cercle d'amis désolés : une bonne vieille grand'mère courbée par l'âge et qui disait à sa fille, la mère d'Amélie :

» — Oh ! si c'était moi que le Seigneur eût rappelée, je ne verrais pas ton chagrin ; et M^{me} V... ne répondait que par des larmes. Le père ne pleurait pas : accoudé sur une console, la tête appuyée sur sa main, son regard avait, dans sa fixité, une telle expression de douleur, que, toute enfant que j'étais, j'en fus saisie jusqu'au fond de l'âme.

» — Oh ! Suzanne, me dit l'une des sœurs, Amélie t'aimait tant !

» — Tu ne joueras plus avec elle, ajouta l'autre.

» — Mais, néanmoins, tu viendras souvent

nous voir, reprit la troisième en pleurant.

» Et moi j'étais là sans paroles et sans larmes, mais recevant dans mon petit cœur des impressions qui ne se sont jamais effacées depuis. »

La vieille dame, se tut un instant, comme accablée par ses souvenirs ; mais l'un de ses petits-fils interrompit sa rêverie en disant :

— Mais, grand'mère, on dit que la peste est très-contagieuse, et vous auriez bien pu la prendre en allant dans la chambre d'Amélie ?

— Je conviens avec toi, mon enfant, qu'il n'était pas très-prudent de m'y conduire, et cependant c'est une des plus grandes preuves d'amour que ma chère tante m'ait données.

— Oh ! pourtant, s'écria une des petites filles, ce n'était pas un si grand plaisir que de voir une amie morte.

— Aussi ne croyez pas que ce fût pour me faire plaisir que ma tante affronta le danger ; son but était de me donner une salutaire leçon ; en effet, l'impression que je reçus dans cette chambre me familiarisa avec la pensée de la mort, tout en me faisant sentir combien c'est une chose sérieuse. C'est de ce jour-là que j'ai commencé à comprendre l'existence

éternelle de l'âme , et j'ai toujours été reconnaissante envers ma tante Marie d'avoir assez aimé la mienne pour ne pas redouter, lorsqu'il s'agissait de lui faire du bien , d'exposer mon corps à quelque mauvaise chance.

— Est-ce que vous ne fûtes pas malade , après cette visite ? demanda Edouard.

— Non , Dieu me préserva de la contagion , ainsi que toute notre famille.

— Je suis sûre que vous avez souvent pensé à cette pauvre Amélie , dit la fillette qui avait demandé une histoire véritable.

— Oh ! bien souvent, et encore aujourd'hui, quoique de bien grandes douleurs aient traversé ma vie, je ne pense pas sans émotion à cette mort , qui fut mon premier chagrin réel.

— Et les sœurs d'Amélie s'amuserent-elles avec vous ?

— Elles ont en tout temps été très-bonnes pour moi ; elles me firent alors cadeau de la poupée d'Amélie, et je n'eus pas un moment de repos jusqu'à ce que ma tante m'eût donné un morceau d'étoffe noire pour lui faire une robe de deuil. C'est le premier ouvrage auquel je me rappelle d'avoir consacré mes heures de récréation. Hélas ! j'ai depuis lors confectionné bien

d'autres vêtements de deuil, souvent en les arrosant de mes larmes, et j'ai béni Dieu de ce qu'Amélie n'avait pas connu la douleur des suprêmes séparations. Oui, c'est un privilège que d'être retiré jeune auprès de Dieu et d'attendre dans le ciel ceux qui nous aimaient sur la terre.

— Mais pourtant, grand'mère, vous n'auriez pas aimé mourir lorsque vous étiez une toute petite fille; car alors vous ne nous auriez pas connues.

— C'est vrai, ma chérie, et j'aurais été privée d'un grand bonheur; mais j'aurais aussi été mise à l'abri de beaucoup de peines et surtout de beaucoup de péchés, ce qui est la plus grande des douleurs.

— Oh ! grand'mère, je ne crois pas que vous commettiez beaucoup de péchés, dit Mathilde.

— Hélas ! mes enfants, nous bronchons tous en diverses manières, et Dieu, qui voit dans mon cœur ce que les hommes ignorent, me trouve souvent bien coupable.

— Alors, est-ce que vous n'irez pas au ciel ? s'écria la petite fille avec l'accent de la surprise.

— J'espère bien y aller , mon enfant ; non à cause de ma sagesse , mais parce que Dieu me pardonnera mes péchés pour l'amour de son fils Jésus.

— Il nous pardonnera aussi les nôtres ?

— Oui , si vous les lui avouez , et si vous priez le Sauveur avec foi de vous recevoir dans sa grâce et de vous rendre capables de faire sa volonté.

— Croyez-vous qu'Amélie vous reconnaitra lorsque vous arriverez dans le ciel , à présent que vous êtes toute vieille ?

— Je l'espère , puisque la Bible nous parle de la réunion avec ceux qui nous ont devancés ; quant à ma vieillesse , ne t'en inquiète pas , l'âme est toujours jeune lorsqu'elle quitte ce corps usé.

— Et, grand'mère , s'écria un des garçons , vous amusâtes-vous encore avec votre joli ménage , lorsque votre amie ne fut plus là ?

— Oui , et bien souvent ce n'était pas sans un certain plaisir que je me rappelais , en m'en servant , que j'avais cédé à Amélie lorsqu'elle voulut , la veille de sa mort , employer la passoire au lieu de la râpe. C'est une grande consolation , mes enfants , lorsqu'un ami ou un parent

nous a quittés pour toujours, de nous rappeler nos bons procédés à son égard", ou les plaisirs que nous avons pu lui faire; tandis qu'il est bien douloureux, le souvenir des disputes, des manques d'égards ou de confiance dont nous nous sommes rendus coupables envers ceux auprès de qui nous ne pouvons plus réparer nos torts.

— C'est vrai; si vous aviez contrarié Amélie le dernier jour où vous l'avez vue, ça vous aurait chagriné après sa mort, dit Julie.

— Beaucoup; si chaque fois que vous êtes sur le point de vous disputer, ce qui arrive, hélas! de temps en temps, vous pensiez que la mort peut d'un moment à l'autre vous séparer, et qu'alors vous auriez d'amers regrets de vous être fait réciproquement de la peine, vous seriez plus complaisants, plus bienveillants les uns envers les autres, et au lieu de chercher, avant tout, chacun son propre agrément, vous vous occuperiez de ce qui fait plaisir à vos frères et à vos sœurs.

— C'est bien vrai, dit à voix basse la fille aînée.

— Eh bien! mes chers amis, voulez-vous me promettre que lorsque vous sentirez en

vous une disposition querelleuse ou boudeuse vous penserez à la petite Amélie, en vous disant : « Si l'un de nous allait bientôt mourir, les autres n'auraient-ils pas un vif regret de lui avoir causé de la peine ? » Je suis persuadée que cette pensée ramènera vite la bonne harmonie entre vous.

— Mais, grand'mère, c'est bien difficile de ne pas se disputer quelquefois.

— Oui, c'est difficile, je le sais ; mais vous savez que *si quelqu'un manque de sagesse, il faut qu'il la demande à Dieu, qui ne la refuse jamais*. Rappelez-vous aussi que notre Sauveur nous a recommandé de *nous aimer les uns les autres* et d'être doux *envers tout le monde*.

— Grand'mère, étiez-vous toujours douce et complaisante lorsque vous étiez petite ?

— Hélas ! non, mon enfant, et, comme je vous l'ai déjà dit, Dieu a beaucoup à me pardonner ; mais je désire vivement que vous soyez meilleurs que moi, et je demande au Seigneur de vous préserver des fautes que j'ai commises.

— Et moi, dit la plus jeune enfant, je lui demande de nous laisser longtemps, bien longtemps notre grand'mère.

— A lui seul appartient de marquer l'heure du départ ; que Dieu veuille seulement , dans sa grâce , nous réunir tous un jour auprès de lui , dit la vieille dame en essuyant une larme et embrassant tour à tour ses bien-aimés petits enfants.

LES DEUX BRIOCHES.

— Ils tardent bien à venir, dit la petite Mathilde, en tournant la tête du côté de la porte.

— Bah ! répondit sa sœur aînée, ils lambinent toujours en route ; ils se disputent, ou bien chacun va de son côté , et ensuite il faut attendre à la porte.

— Etes-vous donc si impatiente de voir vos frères ? demanda en souriant la grand'mère des deux petites filles.

— Je crois que Mathilde est encore plus impatiente de goûter, répondit Julie.

— Et toi ! par exemple, tu ne t'en réjouis pas ? ajouta la cadette en jetant un regard furtif sur une table placée dans un coin.

Au même instant la porte s'ouvre, et deux jeunes garçons de dix à douze ans font invasion dans la chambre.

— Bonjour, grand'mère, s'écrie Louis, en jetant sa casquette sur un fauteuil.

— Bonjour, répète son frère en plaçant sa main dans celle qui lui était amicalement tendue.

— Est-ce qu'on peut se rafraîchir? dit Louis en s'approchant du guéridon sur lequel se trouvaient des poires et des gâteaux.

— Tu es bien pressé, murmura son frère aîné d'un ton sentencieux.

— Tu l'es autant que moi, reprend l'autre, mais tu veux faire le discret; va! on te connaît.

— Il n'y a aucun mal, il me semble, mes chers enfants, à se réjouir de faire une petite collation; mais n'y en a-t-il pas à se quereller et à se lancer des mots piquants comme vous le faites?

— C'est que, voyez-vous, grand'mère, Edouard veut toujours faire son bon apôtre, et, au fond...

— Je ne te demande pas ce que ton frère est au fond, et je t'engage à scruter ton cœur plutôt que le sien.

Louis baissa la tête, tandis que la petite Ma

thilde s'approcha du fauteuil de la grand'mère en disant :

— Puis-je prendre une poire ?

— Et des gâteaux aussi , répondit la vieille dame.

— Je me charge de la distribution , dit Edouard : je suis l'aîné !

— Chacun peut se servir lui-même , réplique son frère en mettant une main sur un fruit , l'autre sur une galette.

— Oui , et choisis le plus gros morceau , comme tu fais toujours , murmura Julie en s'administrant à son tour ce qui lui paraissait le meilleur.

— Mon gâteau est plus petit que celui des autres , dit Mathilde d'un ton plaintif.

— Et moi , j'ai la poire la moins mûre , ajouta le frère cadet ; aussi , pour compenser , je prends celle qui reste sur l'assiette. Et , joignant l'action à la parole , il empocha une seconde poire.

— Alors tu as plus que nous ; ce n'est pas juste ! s'écria Julie.

— Partageons-nous sans lui les deux biscuits qui restent encore , dit Mathilde.

— Bien fait , répondit Edouard en avançant

la main vers l'assiette ; je vais faire ce partage équitablement ; et, sortant un petit couteau de sa poche, il divisa en trois chacun des biscuits, tandis que ses sœurs suivaient d'un œil anxieux cette délicate opération, et prenaient chacune leur part.

— Et c'est ainsi que vous vous emparez de ce qui devrait me revenir ? murmura le frère cadet.

— Mais tu as bien pris une poire de plus, toi ?

— Ça ne veut rien dire ; les poires ne sont pas des gâteaux.

— Tu n'as rien à réclamer, répliqua Edouard ; tu as mangé tout seul ta poire, nous mangeons sans toi les biscuits ; ce n'est que justice, n'est-ce pas, grand'mère ?

— Un peu moins de justice, et un peu plus de générosité, dit en soupirant la grand'mère, qui était restée muette spectatrice de tout ce débat.

— Oh ! oui, de la générosité, c'est bien eux qui en auront ! dit Louis d'un ton rogue.

— En tout cas, mon cher enfant, tu n'en as pas à leur vendre.

— Eh bien ! tant pis ! murmura le jeune Ma-

garçon en faisant un mouvement d'épaule, qui n'était pas des plus respectueux.

— Hélas ! mes pauvres enfants, si vous vous disputez ainsi pour des bagatelles , qu'en sera-t-il plus tard, quand il s'agira de choses sérieuses ?

— Oh ! mais alors nous serons grands et raisonnables , répondit Julie , qui commençait à se repentir.

— On ne devient pas raisonnable tout à coup , et si l'on ne lutte pas tout jeune contre les défauts , ils grandissent avec nous.

— Ce n'est pourtant pas un terrible défaut, grand'mère , que d'aimer les bonbons , dit l'une voix câline la petite Mathilde.

— Non , c'est même un goût très-naturel à la jeunesse ; mais lorsqu'il est poussé jusqu'à la gourmandise , et prend même les proportions de la gloutonnerie , comme cela arrive parfois , c'est un véritable défaut , et d'autant plus triste qu'il en engendre plusieurs autres.

Et lesquels , je vous prie ?

L'égoïsme , lorsqu'on aime à se régaler ou aux dépens d'autrui ; l'esprit de contention avec lequel on réclame sa part en justice peut-être , mais aigrement ; et les

frères et sœurs qui se disputent dans leur jeunesse pour un gâteau pourront bien se brouiller plus tard lorsqu'il s'agira d'une fortune.

— Grand'mère, est-ce que vous ne vous disputiez jamais avec votre sœur ?

— Elle était beaucoup plus jeune que moi, et j'aurais eu honte de contester avec elle; mais je tombais dans un défaut opposé, en poussant parfois l'esprit de protection jusqu'à la tyrannie.

— Et votre sœur vous obéissait ? demanda Julie.

— Beaucoup trop, et la douceur de son caractère nourrissait le despotisme du mien.

— Et pour la récompenser de son obéissance vous lui donniez des bonbons, lorsque vous en aviez ?

— Oh ! toujours ; ce qui ne m'empêchait pas de les aimer beaucoup pour mon propre compte, et je n'aurais pas volontiers partagé avec d'autres enfants, car j'étais aussi un gourmande et passablement égoïste.

— Et pourtant vous vous êtes corrigée ; aujourd'hui vous vous régalez d'un morceau de pain sec, et vous nous donnez toutes les bonnes choses qu'il y a chez vous.

— Il peut y avoir un reste de gourmandise dans mon goût pour le pain ; mais il est vrai qu'au temps dont je vous parle, je préférerais les gâteaux, et je me souviens même d'avoir été bien égoïste à propos d'une brioche.

— Oh ! racontez-nous cela, grand'mère ; vous savez que rien ne nous amuse plus que les histoires de vos *sottises*, dit Mathilde.

— Si du moins elles vous enseignaient à être sages, il y aurait quelque profit ; mais, je le crains, le récit de mes expériences vous amuse sans vous être utile.

— ConteZ, conteZ toujours, dit Mathilde, après l'on verra si nous devenons sages.

« Il y a beaucoup, beaucoup d'années, » dit la grand'mère, en passant la main sur son front comme pour rassembler ses souvenirs, « j'étais alors une petite fille, plus jeune que Mathilde, car j'avais à peine six ans ; je me trouvais à M***, chez ma grand'mère, lorsqu'un prince de la famille royale fit une tournée dans le midi de la France. Toutes les villes de m/rent en frais pour le bien recevoir, et ce plus partout que fêtes et banquets ; mes des cousines n'étaient occupées que du bal où l/ devait avoir lieu à la préfecture, pour figu

lequel on leur avait fait de jolies robes de
avec des guirlandes de fleurs de lis. Je
sais à part moi que si j'avais quelques ann
de plus, on m'aurait aussi invitée et peut-ê
même mise au nombre des jeunes demoisel
qui devaient offrir une corbeille de fleurs
Prince; mais ne pouvant aspirer aussi hau
mon ambition se bornait à voir passer le Prince
à assister à la danse nationale *des Treilles*
qu'on devait exécuter en son honneur, su
la place du Peyrou, puis à me promener dan
les rues illuminées.

» Quelle ne fut donc pas ma joie, lorsque
la veille de l'arrivée de Son Altesse ma tante
me dit : « Tu iras, demain, chez M^{me} B***,
voir passer la voiture du Prince. » — Quel
bonheur ! j'aurai donc une place sur ce grand
balcon, en face de l'Esplanade; vous y vien-
drez aussi, ma tante ? — Non, je ne suis pas
curieuse de ces sortes de choses, et je préfère
laisser la place aux personnes que tout ce
mouvement et ce bruit amusent. Ta bonne te
conduira chez M^{me} B*** où j'espère qu
seras sage.

» Le lendemain, je partis donc
joyeuse, ayant à mon bras un petit panie

dans lequel ma tante avait mis , à côté de mon mouchoir , une brioche destinée à m'aider à tromper l'attente , si le Prince tardait à arriver.

» Chemin faisant , je tâchai de me rendre compte de l'aspect d'une Altesse Royale , et je dis à ma bonne : — As-tu jamais vu des princes ou des rois , Rosine ? sais-tu comment ils sont faits ?

» — Ils sont de chair et d'os comme les autres hommes , je pense , me répondit-elle.

» — Oh ! ils doivent être plus beaux , plus grands , et puis si bien habillés !

» — Celui-ci portera peut-être un casque de papier doré , comme le roi des marionnettes , répondit Rosine en riant.

» Cette plaisanterie ne fut pas de mon goût ; car ma petite tête était montée au diapason de l'admiration et du respect ; je contemplais d'avance l'air solennel et majestueux du Prince , ainsi que ses habits tout brodés d'or et couverts de plaques et de croix en diamants. Je ne trouvais pas mes amies B*** à la hauteur de mon enthousiasme ; elles étaient beaucoup plus préoccupées de la soirée de la préfecture , où leur sœur aînée devait aller , que de la figure du Prince et de ses décorations. Quant

à leurs deux frères, ils me paraissaient surtout heureux d'avoir un jour de congé, et ils étaient disposés à acclamer l'altesse quelconque qui leur valait cette aubaine. Ils me proposèrent, ainsi qu'à leurs sœurs, de descendre au jardin pour faire des jeux courants ; mais, craignant de manquer le passage du cortège, je refusai ; Caroline et Sophie suivirent mon exemple, et nous nous mîmes à habiller leurs poupées ; mais au moindre bruit que j'entendais dans la rue, je me précipitais sur le balcon, ce qui me tenait dans une agitation continuelle.

» Pendant que nous attendions ainsi, il vint beaucoup de monde chez M^{me} B***. Caroline et Sophie devant offrir des chaises, faire des commissions, n'étaient pas toujours avec moi ; les deux garçons venaient bien de temps en temps au salon ; mais leur présence ne me faisait aucun plaisir, car ils me taquinaient sans pitié. Le temps commençait à me paraître long, et je n'étais pas la seule, car j'entendis plusieurs dames dire, en riant, que le Prince n'avait pas la vertu des rois : l'exactitude. Tout à coup le contenu de mon petit panier me revint en mémoire ; je glisse la main sous son

ye couvercle , et souris au contact de ma brioche.
ré Mais , comment oser l'exhiber devant tout ce
tot monde ? et puis , si je la montre , ne faudra-t-il
ét pas en offrir à mes amies , et après que chacun
ce en aura pris un morceau , il ne me restera
c presque rien. Ces pensées s'agitent dans ma
s tête , tandis que ma main tourne et retourne
a la brioche au fond du panier. Enfin , je prends
c un parti : au moment où Caroline débarrassait
s un vieux monsieur de sa canne et de son cha-
a peau , et que Sophie était allée demander un
c verre d'eau pour une dame , je me glisse sur
le balcon ; ô bonheur ! personne ne me voit ;
c je me blottis derrière le volet extérieur , que
j'entre-bâille , et vite , saisissant la brioche , j'y
porte la dent et la dévore en quelques minu-
tes , toujours l'œil et l'oreille au guet , tant je
redoutais d'être surprise. L'opération terminée,
j'essuie soigneusement ma bouche et mes
mains et je rentre au salon en disant à Sophie :
« — Il ne vient pas encore , ce Prince ; c'est bien
ennuyeux ! — Tiens , voilà un livre de gra-
vures , me répond-elle ; il t'aidera à attendre. »
Mais au même instant retentit un coup de
a canon : c'est le signal de l'entrée du cortège
o dans la ville. Chacun se précipite sur le bal-

con , et M^{me} B*** a la bonté de me placer devant elle , tout près de la balustrade , où je puis voir très-distinctement tout ce qui se passe dans la rue. C'est d'abord une foule immense se rangeant sur deux haies et criant à pleins poumons : *Vive le roi ! Vive le prince !* Puis enfin , on entend un bruit de pas de chevaux , et voilà tout un corps de cavalerie qui défile sous nos yeux. Le soleil faisait tellement briller les armes, les épaulettes et les broderies de l'uniforme des officiers, que j'en étais éblouie, et je me demandais : « Que sera-ce du Prince et de son état-major ? » Après cet escadron , voici venir une longue file de militaires à pied qui semblaient escorter une calèche dans laquelle se trouvaient deux officiers en grand uniforme et un monsieur en habit noir, debout au fond de la voiture, tenant son chapeau d'une main , et de l'autre saluant la foule qui criait de plus belle : *Vive le roi ! Vive le prince !* « Ce monsieur, » pensais-je , « est un des secrétaires ou des chambellans du Prince, qui le précède pour frayer son passage, et le grand galon bleu qu'il porte en sautoir est une espèce de livrée ; mais en tout cas , ce n'est pas un bel homme : petit , maigre, les

yeux fatigués. » Pendant que je faisais cette réflexion, les *vivat* redoublèrent; alors me tournant vers M^{me} B*** : — Le Prince doit être bientôt là, dis-je, puisqu'on crie si fort?

» — Le Prince? mais il vient de passer dans cette calèche.

» — Était-ce un de ces militaires tout décorés?

» — Non mon enfant, ces deux officiers sont des aides de camp; Son Altesse ne porte aujourd'hui d'autre décoration que le grand cordon bleu.

» — Comment, ce petit homme! Ce n'est que ça, un prince! m'écriai-je stupéfaite.

» — Te figurais-tu voir un géant? dit M^{me} B*** en souriant.

» — Oh! non, madame; mais, enfin, je m'en faisais une autre idée, et je suis déçue.

» — Hélas! ma pauvre petite, il y aura bien d'autres choses dans la vie qui ne réaliseront pas ton idéal, reprit M^{me} B*** en me donnant une tape amicale sur la joue, et rentrant au salon.

» Je restai encore un moment sur le balcon pour voir défilér le reste de l'escorte et s'écou-

ler la foule qui suivait comme un flot la calèche emportant Monseigneur.

» — Il n'est pas trop beau , dis-je à Sophie , qui entrait au salon en même temps ' que moi.

» — Il n'a pas du tout l'air martial , reprit son frère , et il a très-bien fait de ne pas revêtir l'uniforme.

» — Je lui trouve un aimable sourire , dit Caroline.

» — Il doit être bon , ajouta Sophie.

» — Bon , aimable , c'est possible , m'écriai-je ; mais il n'a pas l'air d'un prince.

» — Tu t'attendais à voir un beau prince des contes de fée , n'est-ce pas ?

» — Je ne sais pas au juste ce que j'attendais ; mais en tout cas , je ne croyais pas que ce serait un homme comme tous les autres.

» — Ma chère enfant , dit M^{me} B*** qui rentrait au salon , après avoir accompagné ses hôtes , la seule différence réelle entre les princes et les autres hommes , c'est qu'ils ont plus de devoirs à remplir et que leur responsabilité est plus grande.

» — Mais , madame , ne sont-ils pas aussi beaucoup plus heureux ?

» — Eux seuls pourraient répondre à cette

question ; quant à moi , je ne voudrais pas de leur bonheur au prix de leurs obligations.

» — Cependant , ils ne font que ce qui leur plaît.

» — Crois-tu que celui que tu viens de voir passer s'amuse extrêmement, là debout dans cette calèche, saluant de droite et de gauche une foule inconnue , qui lui rompt le tympan avec ces *vivat* répétés ?

» — Il est sûr que si cela dure longtemps , ce doit être un peu ennuyeux.

» — Depuis deux semaines qu'il est en voyage , cela dure pour lui une partie de la journée ; et ce n'est pas tout : en arrivant à la préfecture , au lieu de se reposer , il est obligé de recevoir de nombreuses députations , et , qu'il ait faim ou sommeil , qu'il soit fatigué ou en train , il faut faire bonne mine à chacun.

» — Ah ! ce n'est donc pas tout plaisir que d'être prince ? m'écriai-je un peu surprise.

» — Aucune position en ce monde n'est tout plaisir pour qui veut en remplir les devoirs , dit M^{me} B*** en quittant le salon.

» Ma bonne n'étant pas encore venue me chercher , je restai avec les enfants B*** , et

nous parlions des illuminations et des autres fêtes que l'on préparait, lorsque leur mère revint portant une grosse brioche : — Voici pour votre goûter, dit-elle, et, prenant un couteau, elle se disposait à la diviser en quatre, lorsque Caroline s'écria : — Il vous faut faire cinq portions, maman : Suzanne est encore ici. — Bien volontiers, répondit M^{me} B***, et, coupant la brioche en cinq morceaux égaux, elle nous en donna un à chacun. Je mangeai le mien d'aussi bon appétit que si je n'eusse pas déjà fait mon petit repas clandestin ; mais au bout d'un instant il me sembla avoir du plomb sur l'estomac, et je me disais tout bas : Comment ai-je pu accepter une partie du gâteau de mes amies, moi qui ne leur ai pas offert du mien ! qui me suis, au contraire, cachée pour le manger seule !... leur générosité faisait un tel contraste avec mon égoïsme, que sans user de ces grands mots qui n'étaient pas encore à mon usage, je sentais instinctivement que j'avais eu tort.

» Ce sentiment assombrissait sans doute ma physionomie, car ma tante s'écria en me voyant : — Qu'as-tu donc ? on dirait que tu ne t'es pas amusée ! — Oh ! oui, je me suis

beaucoup amusée; mais je crois que je suis fatiguée; on faisait tant de bruit!

» — Eh bien! repose-toi, si tu veux venir ce soir avec nous voir les illuminations.

» Je profitai de ce conseil pour me tenir bien tranquille dans un coin, avec ma poupée, au lieu de raconter avec vivacité tout ce que j'avais fait et vu, comme c'était assez mon habitude; mais cette fois je craignais d'être obligée de mentionner l'épisode de la brioche, qui était devenue pour moi le gros événement de la journée. J'aurais certainement mieux fait de le raconter à ma bonne tante : cette confession m'aurait soulagée; mais à tout âge il est difficile et désagréable d'avouer ses torts; c'est ainsi que l'orgueil et l'amour-propre, en scellant mes lèvres, faisaient retomber tout le poids sur mon cœur, et il n'en est guère de plus lourd que celui d'une faute cachée. »

— Mais, grand'mère, interrompit la petite Julie, ce n'était pas une bien grande faute que d'avoir mangé seule votre brioche, et je ne crois pas que votre tante vous eût grondée.

— Tu as raison, mon enfant; l'acte de manger une brioche n'était pas coupable, considéré en lui-même; mais il procédait de mauvais

mobiles : la gourmandise et l'égoïsme ; et nous savons que les actions les plus indifférentes en elles-mêmes peuvent revêtir un caractère bon ou mauvais, selon le sentiment qui les a déterminées. Je ne crois pas que je me fusse reprochée d'avoir mangé une brioche toute seule, si mes amis B*** n'eussent pas partagé la leur avec moi ; ce fut leur générosité qui me révéla mon égoïsme.

— Mais vous n'aviez ni désobéi ni menti ; donc, vous n'étiez pas obligée d'avouer vos pensées, dit Louis. Vous n'aviez fait de mal à personne, au fond.

— Ces arguments figureraient très-bien dans une plaidoirie, mon petit avocat ; car les *faits* seuls ont une valeur significative devant un tribunal humain ; mais à la barre de la conscience les pensées et les sentiments ont aussi quelque poids.

— Soit, répondit le jeune ergoteur ; mais on n'en doit compte qu'à Dieu alors ?

— En effet, lui seul connaît le secret des cœurs, et c'est à lui surtout que nous devons confesser nos fautes ; mais il est bon aussi lorsque notre cœur est oppressé, de l'ouvrir à un ami qui puisse nous donner un bon conseil ; et un enfant n'a pas de meilleurs amis

que ses parents ; aussi, je suis persuadée que si j'eusse raconté tous les détails de ma matinée à ma bonne tante, elle m'aurait encouragée et consolée, tout en me reprenant.

— Vous auriez peut-être aussi dû demander pardon aux enfants B*** de ne leur avoir pas offert de votre brioche, dit Mathilde.

— Je ne le pense pas ; car ils n'avaient pas connu l'existence de ce gâteau, et ne pouvaient être blessés d'un procédé qu'ils ignoraient ; et cependant, chaque fois que je me trouvais avec Caroline et Sophie, j'éprouvais un certain malaise ; et chaque fois que nous parlions avec nos autres amies du passage du Prince, des illuminations ou de la danse *des Treilles*, que nous cherchions à imiter, aussitôt le souvenir de ma station derrière le volet du balcon de M^{me} B*** revenait à ma pensée, et je sentais comme quelque chose au dedans de moi qui gâtait mon plaisir.

— Et vos amies ne s'apercevaient pas de cela ?

— Oh ! mon enfant, il est bien rare que nos amis devinent nos chagrins intimes ; d'ailleurs, le mien n'allait pas jusqu'à altérer ma gaieté : c'était comme une triste pensée qui,

tout à coup traversait mon cœur, absolument comme un nuage qui passe devant le soleil.

— Alors, vous pouviez encore rire et vous amuser de temps en temps ? dit Edouard.

— Oh ! très-souvent et de grand cœur. Je me souviens encore d'un soir où je m'amusai d'autant plus que j'eus l'occasion de faire un grand plaisir à Sophie B***.

— Et que fîtes-vous donc, grand'mère, ce soir-là ?

— Ce serait presque une autre histoire, mes enfants ; mais comme elle se lie à la première, je vais vous la raconter :

« Quelques mois après le passage du Prince, alors que toute l'agitation qu'il avait occasionnée était loin de notre souvenir, je reçus une invitation d'Emma R***, qui me réjouit fort, car on s'amusait toujours beaucoup chez elle, son papa sachant inventer toutes sortes de jeux. Nous étions fort nombreuses ce soir-là, et, quoique une des plus jeunes, je n'étais pas de celles qui prenaient le moins de plaisir ou qui faisaient le moins de bruit. Nous fîmes d'abord des rondes, puis nous jouâmes à colin-maillard ; enfin nous passâmes dans la salle à manger où nous attendait un excellent goûter ; entre autres

choses une pyramide de biscuits glacés, roses et blancs, attira mon attention ; on nous les servit à la ronde, et j'en reçus un rose, tandis que Clotilde S***, assise à côté de moi, en eut un blanc en partage.

» — Veux-tu changer ? me dit-elle.

» Je ne m'en souciais guère, et lui répondis d'un ton fort peu aimable : — Pourquoi ?

» — Parce que je préfère le goût de la rose à celui de la vanille, dit-elle. En fait de parfum, les deux me plaisaient également ; mais la couleur de mon biscuit m'agréant davantage, j'allais refuser net à Clotilde, lorsque j'entendis comme une voix intérieure, me disant : « Comme tu es peu complaisante ! » et le souvenir de la brioche aidant, je posai mon biscuit rose sur l'assiette de Clotilde ; elle me donna le blanc que je trouvais excellent, meilleur même que tout le reste du goûter. Je me sentais plus gaie, plus heureuse qu'en me mettant à table, tant cette petite victoire remportée sur moi-même m'avait dilaté le cœur.

» Lorsque nous rentrâmes dans le salon, à notre grande surprise, le lustre avait disparu, et à sa place, soutenue par une corde, au

centre du plafond , pendait une espèce d'urne en poterie grossière. Nous nous regardions , ébahies , lorsque le père d'Emma nous dit en riant : — Voilà un luminaire d'un nouveau genre ; la clarté vous plaît-elle ?

» — Non , non ; rendez-nous les bougies du lustre ! criâmes-nous d'une commune voix.

» — Si vous saviez ce que contient cette urne vous seriez peut-être moins pressées de la bannir du salon.

» — Oh ! il y a quelque chose dedans ! dit l'une.

» — Et quoi ? demanda l'autre.

» — Je voudrais bien l'ouvrir , s'écria une troisième.

» — Vous ne l'ouvrirez pas , mais vous la casserez , répondit M. R***.

» — Comment la casser ? elle est trop haut perchée pour que nous puissions l'atteindre.

» — Je vous montrerai comment il faut s'y prendre ; mais , afin de procéder par ordre , nous allons tirer vos noms au sort.

» On apporta une corbeille contenant autant de cartes que nous étions de jeunes filles ; et comme la plus jeune , je fus désignée pour tirer ces cartes , sur lesquelles étaient écrits

nos noms. Oh ! comme j'aurais aimé que le mien sortît le premier ! mais j'avais déjà proclamé celui de sept de mes compagnes, lorsqu'il parut à mes yeux ; ainsi que les précédents, il fut inscrit sur un registre avec son numéro d'ordre ; et, lorsque les vingt-deux noms furent sortis, M. R*** appela celle que le sort avait désignée la première, et après lui avoir scrupuleusement bandé les yeux, il lui mit un long bâton entre les mains, la plaça au milieu du cercle que nous formâmes au centre du salon, et lui dit : « Tâche d'atteindre l'urne et de la briser avec ce bâton ; tu peux frapper trois coups. »

» Les trois coups frappèrent dans le vide, et Madeleine, fort désappointée, ôta son bandeau en disant : « A une autre. »

» La suivante, ou plutôt les suivantes, ne réussirent pas mieux, et lorsque mon tour arriva, le cœur me battait si fort, que ma main tremblait en saisissant le bâton qui, j'en étais convaincue, allait mettre en pièces le vase mystérieux. Hélas ! je ne réussis pas mieux que mes devancières, et les éclats de rire qui accompagnaient mes efforts malencontreux m'irritaient comme si la maladresse de mes

compagnes n'avait pas aussi excité mon hilarité? J'eus au moins la satisfaction d'amour-propre de voir les quatre ou cinq qui me succédèrent échouer à leur tour ; mais à chaque nouvel essai , la curiosité générale allait croissant , et nous répétions que l'urne était ensorcelée , qu'aucune de nous ne parviendrait à l'atteindre, lorsque Emma, les yeux tout aussi bien bandés que nous , s'avance d'un pas résolu , frappe un premier coup qui atteint la corde et fait balancer le vase. « Tu brûles , tu brûles , » crions-nous toutes à la fois ; « tu y es ; ne t'écarte pas... » Emma frappe le second coup ; il est suivi d'un bruit de poterie cassée et... une pluie de dragées roses et blanches tombe sur nos mains tendues , sur nos têtes levées ; mais quel est cet objet , qui , au lieu de choir comme les dragées , s'élève au-dessus ? C'est un joli serin , qui , tout épouvanté de se trouver mêlé à ces doux projectiles , secoue ses ailes , plane contre le plafond , et , ne trouvant pas d'issue , va s'abattre dans l'angle le plus obscur du salon. Je ne l'avais pas perdu de vue , et , laissant mes compagnes se ruer sur les dragées qui jonchaient le sol , je me précipitai vers le coin où le pauvre oiseau,

et effrayé, se blottissait contre la muraille. En emparant et criant : « Je le tiens, je le tiens ; il est à moi ! » fut l'affaire d'une minute. Alors toutes les jeunes filles, abandonnant la classe aux bonbons, m'entourèrent en disant : — Voyons, montre-le nous. — Oh ! qu'il est joli ! — Cette Suzanne est-elle heureuse ! — Tu vas le laisser échapper. — Ta main est trop petite pour le contenir. » Elle le tenait pourtant bel et bien, cette main, tandis que l'autre le caressait. Déjà, je voyais ma capture dans une jolie cage, suspendue au milieu de ma chambre et garnie de mûron ; je me demandais seulement comment je l'emporterais jusqu'à la maison sans qu'il prît son vol. « Je vais demander un petit panier à Emma, » pensai-je, au moment où Sophie B***, laissant les autres jeunes filles retourner aux dragées, s'approcha de moi en disant :

» — Montre-le-moi de près, ton oiseau ; il ressemble à celui que j'aimais tant et qui est mort l'hiver dernier.

» En entendant ces mots, dont l'accent exprimait un regret, par un mouvement spontané, je plaçai le serin dans la main de Sophie.

» — Te fait-il plaisir? lui dis-je; garde-le; je te le donne.

» — Vraiment! s'écria-t-elle en ouvrant de grands yeux où je crus voir briller une larme; tu es assez bonne pour cela! oh! que tu me fais plaisir; j'ai tant regretté mon pauvre *Mimi*!...

» — Oh! je suis bien contente, répondis-je, et je courus ramasser quelques dragées qui avaient roulé sous les meubles; car si j'eusse restée près de Sophie, je crois que j'aurais été tentée de reprendre l'oiseau ou bien j'aurais fondu en larmes. »

— Est-ce que vous regrettiez de le lui avoir donné? dit Julie.

— Oui et non; j'étais contente d'avoir fait plaisir à Sophie, en étant à mon tour généreuse avec elle; «oh!» me disai-je, «je ne l'aurais certainement donné à aucune autre de mes amies;» puis mon cœur murmurait tout bas : «Tu as été bien prompte à le donner; un si joli oiseau! c'est bien plus qu'un morceau de brioche.» Enfin, ce qui était fait était fait, et, l'amour-propre aidant, je fis très-bonne contenance, lorsque plusieurs de mes amies vinrent à moi en disant : « — Con-

ment, tu as donné ton serin ! — Ah ! s'il eût été à moi, je l'aurais bien gardé. — Aimes-tu donc tant Sophie ? » — Celle-ci, pendant que ces exclamations m'étourdissaient, s'en allait toute joyeuse en emportant la petite bête. De mon côté, je retournai un peu moins joyeuse au logis, mais fort empressée de raconter à ma tante l'histoire du serin. »

— Vous la lui racontâtes plus vite que celle de la brioche, dit Louis d'un air malin.

— Hélas ! mon enfant, ne sommes-nous pas toujours disposés à nous vanter de nos bonnes actions et à taire les mauvaises ?

— Et que dit votre tante ? demanda Mathilde.

— Elle m'embrassa comme elle m'embrassait toujours lorsqu'elle était satisfaite, et me dit : « Je suis bien aise que tu n'aies pas cédé au sentiment égoïste de garder ton oiseau ; tu jouiras beaucoup plus en pensant au plaisir que tu as fait à Sophie. »

Ces dernières paroles me rendirent la joie ; « j'avais été égoïste, le jour du passage du Prince, » me dis-je ; « aujourd'hui, j'ai été généreuse ; c'est une compensation. »

— Et dès lors, sans doute, vous n'avez

plus pensé à la malheureuse brioche ? dit Edouard.

— J'espérais qu'il en serait ainsi , mon enfant ; mais , je fis , à cette occasion , l'expérience que si le sentiment de nos fautes passées nous aide à vaincre le défaut qui les causa, ces fautes , néanmoins , ne s'effacent pas de notre souvenir ; Dieu permet qu'elles y restent gravées comme une utile leçon.

— Alors vous vous tourmentiez toujours en pensant à la matinée du Prince ?

— Tourmenter n'est pas le mot , lorsqu'on se sent pardonné ; lorsqu'on espère être corrigé , on ne souffre pas de la même manière que lorsqu'une faute inavouée pèse de tout son poids sur notre conscience ; mais s'il y a toujours quelque chose d'humiliant et de triste dans le souvenir des chutes que l'on a faites, des mauvaises tendances qu'on a nourries dans son cœur, cette tristesse, au lieu de nous abattre et nous décourager, nous pousse à la vigilance.

— Mais , du moins , grand'mère , dit Julie après que vous eûtes fait ce grand plaisir à Sophie, vous ne fûtes plus mal à votre aise en sa présence.

— Non , et même pendant longtemps je me rappelais plus aisément et plus volontiers le serin que la brioche ; ce ne fut que plus tard , lorsque j'appris à me connaître mieux , et que je cherchai à m'étudier dans ma vie passée , que le souvenir de la matinée passée chez M^{me} B*** m'humilia de nouveau , non à cause de ma gourmandise enfantine , mais pour le défaut dont elle me révélait le germe ; et ce souvenir me sert et me sert encore à constater que l'égoïsme est une des funestes tentances qui se manifestent le plus vite dans notre cœur ; on ne saurait trop jeune s'exercer à la combattre.

— Eh bien ! moi , s'écria la petite Mathilde , lorsque je serai toute vieille , je ne me souviendrai certainement pas de mes sottises d'à présent.

— Tu ne te les rappelleras pas toutes , j'en suis persuadée ; mais Dieu permettra peut-être que le souvenir de quelques-unes reste comme une épine dans ta conscience pour t'aider à te corriger.

— Mais une fois que les fautes sont pardonnées , on ne s'en tourmente plus.

— Si l'on ne s'en tourmente plus , tout au

moins on s'en souvient, ne fût-ce que pour éviter d'y retomber de nouveau : Dieu, dans sa grâce, tout en nous pardonnant nos péchés, veut que leur souvenir nous accompagne durant toute notre vie ; c'est un grand préservatif contre de nouvelles tentations et surtout contre l'orgueil ; on n'est guère tenté d'être fier ou de se vanter du peu de bien qu'on fait lorsqu'on se rappelle le mal qu'on a commis.

— Mais, grand'mère, c'est fort triste de penser au mal qu'on a fait.

— Triste, soit ; mais pourtant fort utile après le secours direct de Dieu ; rien ne nous aide plus à nous corriger de nos défauts, à vaincre nos mauvais penchants, que le sentiment de notre faiblesse.

— C'est comme lorsqu'on s'est heurté contre quelque meuble, dans un endroit obscur : on fait bien attention, et l'on marche les mains en avant, quand on y passe de nouveau, dit Edouard.

— Ta comparaison est parfaitement juste mon enfant, et il y a dans la vie bien des passages obscurs où nous nous éloignons de Dieu en nous heurtant contre la désobéissance à ses saints commandements.

— Mais souvent on désobéit sans y penser ?

— On commet, en effet, bien des fautes, comme on se cogne contre un meuble, par aveuglement ou précipitation, et c'est une raison de plus pour en conserver le souvenir, afin de ne pas succomber devant ces mêmes tentations.

— Le tout est que ce souvenir revienne au bon moment, quand la tentation est là, dit Julie.

— C'est bien quelque chose, mais ce n'est pas le tout. Il faut, pour que ce souvenir devienne vraiment profitable, qu'il soit accompagné de repentance, que le regret du péché nous donne le dégoût du péché, afin qu'après avoir réellement souffert d'avoir offensé Dieu, nous arrivions à dire avec David : « J'ai fait le compte de mes voies et j'ai rebroussé chemin vers tes témoignages (1). »

(1) Ps. CXIX, 59.

LE RAMONEUR ET L'ÉCOLIER.

— Aujourd'hui, c'est une histoire de garçons que vous nous raconterez, n'est-ce pas, grand'mère ? dit l'aîné des enfants que nous connaissons déjà.

— Vous parlez toujours de petites filles ; c'est bon pour nos sœurs ; mais il faut bien quelque chose pour nous, ajouta le frère cadet.

— C'est que, mes chers enfants, mes souvenirs se rattachent beaucoup plus aux faits et gestes des petites filles qu'à ceux des jeunes garçons.

— Oh ! si vous le vouliez, grand'mère, vous sauriez bien aussi des histoires de gar-

çons, dit Julie : et vous pourriez vous rappeler quelqu'une de leur malice comme ils en font tous.

— Et les petites filles n'en font jamais , n'est-ce pas ? répondit en souriant la grand-mère ; elles sont douces comme des agneaux , toujours disposées à céder et à rendre service.

Julie rougit un peu , tandis que Mathilde s'écriait : — Mais il faut bien se défendre lorsqu'on vous attaque ; d'ailleurs , c'est aux messieurs à être complaisants.

— Je crois que garçons et filles se trouveraient bien d'user de douceur et surtout de support les uns envers les autres. D'ailleurs, n'est-ce pas à tous que la Parole de Dieu dit : *Prévenez-vous l'un l'autre* ?

— Oui , oui , grand-mère ; mais l'histoire ? murmura Louis.

— Nous ne remonterons pas si loin dans le passé que les autres jours pour la trouver , cette histoire, dit la vieille dame ; elle a pourtant trente ans de date et s'est passée dans une famille de ma connaissance.

— Où il y avait beaucoup d'enfants ?

— Deux seulement , un frère et une sœur.

— Qui ne se disputaient jamais ? demanda Julie.

— Jamais , ce serait trop dire ; mais , en tout cas , fort rarement. Ils s'aimaient assez pour chercher à se faire réciproquement plaisir , et , ce qui est encore moins ordinaire , lorsque l'un des deux faisait une sottise , l'autre en était tout attristé , et le châtement qui frappait le coupable atteignait presque l'innocent.

— Ils n'étaient donc pas toujours sages , vos jeunes amis ? dit Mathilde d'un air triomphant.

— Bien loin de là , et vous verrez qu'Auguste , — c'était le nom du garçon , — se laissait entraîner tout comme un autre à faire ce que Julie appelle des malices.

— Voyons donc ces malices ? dit Louis.

« — M. Doricour , ainsi s'appelait le père d'Auguste , traversant un matin l'une des places de la ville de G... , son regard s'arrêta avec une tendre compassion sur un groupe de jeunes ramoneurs qui se chauffaient aux rayons d'un pâle soleil. « Pauvres enfants , » se dit-il , « ils n'ont ni asile ni famille , et souvent ce n'est pas sans difficulté qu'ils obtiennent le morceau de pain acquis par leur travail ; plus d'une fois , un maître dur et sévère le rem-

place par une bastonnade... » Les réflexions de M. Doricour furent interrompues par le bruit que faisaient une bande d'écoliers sortant d'une pension voisine. Ces jeunes garçons, bien enveloppés dans leurs manteaux, heureux de retrouver la liberté après quatre heures d'études, manifestaient leur joie par des gambades et des cris. Tout à coup, un mot, échappé des lèvres du plus grand, est répété par tous sous forme de huée :

» — *Niables ! niables !* s'écrient-ils en chœur.

» Cette acclamation agit sur les ramoneurs comme un choc électrique ; ils se lèvent tous spontanément, font quelques pas à la rencontre des écoliers en disant :

» — Finissez, ou vous serez battus.

» — Bah ! s'écrie l'un des jeunes garçons, vous auriez peur de notre nombre, et puis des *niables* tels que vous n'oseraient pas toucher des *messieurs*.

» — Tenez, voilà pour vous faire prendre patience, ajoute un autre écolier ; et aussitôt une grêle de boules de neige fond sur les pauvres ramoneurs.

» Alors ceux-ci, ne maîtrisant plus leur colère, se jettent sur les écoliers, dont leurs

bras vigoureux eussent bientôt fait justice, malgré la différence du nombre, si ces *messieurs* ne se fussent enfuis à toutes jambes, continuant à crier : « *Niables ! niables !* » leurs voix augmentant de vigueur à mesure qu'ils s'éloignaient de la portée du poing de leurs antagonistes.

» — Ce n'est pas la peine de les poursuivre, dit le plus grand des ramoneurs ; ce sont des lâches ; mais une fois ou l'autre il faudra bien qu'ils reçoivent ce qui leur est dû : autant de coups que de fois ils ont crié : « niables. »

» M. Doricour, caché par l'angle d'une rue, avait tout observé sans être vu, et sa douleur fut profonde en reconnaissant son fils parmi les méchants garçons qui se plaisaient à tourmenter ces pauvres ramoneurs.

» Lorsque les jeunes insolents se furent éloignés et que les ramoneurs, chargeant leurs sacs sur leurs dos, se disposaient à parcourir de nouveau la ville en criant : « *Ramoner, ramoner les cheminées,* » M. Doricour s'approcha de l'un d'entre eux, dont l'extrême jeunesse et l'air timide et malheureux l'avaient frappé. Sa contenance, pendant que les jeunes messieurs lançaient leur bordée d'insultes, té-

moignait qu'il n'était pas accoutumé à recevoir de telles rebuffades ; elles paraissaient l'attrister plus que l'irriter.

» — Comment t'appelles-tu ? lui dit M. Doricour.

» — Jeannot , monsieur.

» — Ramones-tu bien les cheminées ?

» — On fait de son mieux , monsieur.

» — Eh bien , va demain matin à la Grand'Rue , n° 110 ; demande M. Doricour , et tu auras du travail.

» — C'est demain jeudi , dit M. Doricour à son fils , deux jours après cette scène ; je t'engage à faire tes tâches de grand matin , car j'ai quelqu'un à déjeuner qui pourra s'amuser avec toi.

» — Tant mieux , tant mieux , répondit l'enfant ; je me dépêcherai , afin d'avoir tout fini avant le déjeuner.

» Le lendemain , de fort bonne heure , Auguste était au travail ; lorsqu'il eut terminé sa besogne , il se rendit au salon , espérant y trouver quelque camarade ; mais sa sœur était seule près de la fenêtre.

» — Sais-tu , lui demanda-t-il , lequel de mes amis papa a invité ?

» — Non ; je n'ai pas même entendu dire qu'aucun d'eux dût venir déjeuner.

» — Mon père me l'a pourtant annoncé , sans me dire son nom. J'aimerais que ce fût Ferdinand ; aucun n'est aussi habile que lui pour inventer des malices. A présent, il médite un plan d'attaque régulier contre ces *niabes* avec qui nous sommes en guerre.

» — Qu'est-ce , je te prie , que des *niabes* , et pourquoi leur faites-vous la guerre ?

» — Les *niabes* sont des ramoneurs , que nous appelons ainsi parce qu'ils ont la couleur du diable ; tous les jours , en sortant de la classe , nous leur cherchons querelle ; rien n'est plus divertissant que de les faire enrager.

» — Mais ces pauvres enfants ne vous font aucun mal ?

» — Je ne leur conseille pas de s'aviser de nous en faire ; il y a une trop grande différence entre eux et nous.

» — La différence est peut-être que vous êtes plus méchants qu'eux.

» — Là , tu raisones comme une fille qui ne voudrait pas effrayer une mouche ; mais des garçons, vois-tu, c'est différent : il faut savoir se faire craindre.

» — Et ne craignez-vous pas , à votre tour , que ces robustes Savoyards ne vous donnent une *tannée*, si vous les tourmentez trop ?

» — Ils ne l'oseraient pas , te dis-je ; d'ailleurs , s'ils s'avisaient de nous toucher du bout du doigt , nos parents les feraient mettre en prison , tandis qu'eux, *ça* n'a point de famille ; ce sont des *niables*.

» — Ce que tu dis là n'est pas joli , Auguste : c'est d'un mauvais cœur , dit la jeune fille d'un air sérieux.

» En ce moment la cloche du déjeuner se fit entendre, et les enfants se rendirent dans la salle à manger , où leur père les attendait , ayant à ses côtés un petit garçon grossièrement mais très-proprement vêtu , et dont la douce physionomie exprimait un timide embarras.

» Auguste, qui espérait voir arriver quelque joyeux compagnon d'école , fut aussi étonné que désappointé en présence de cette figure étrangère. — Où donc papa est-il allé chercher ce garçon ? dit-il en se penchant vers l'oreille de sa sœur.

» — Allons , mes enfants , dit le père de famille , rendons grâces à Dieu pour la jour-

née qui commence et pour le déjeuner qu'il nous donne; après vous ferez connaissance.

» M. Doricour lut, comme à l'ordinaire, quelques versets de la Bible, fit une courte prière, puis se plaça à table en faisant signe au petit étranger de s'asseoir à côté de lui. — Tiens, Jeannot, prends cette tasse de lait, et après tu nous raconteras ton histoire; car voilà mes enfants qui te regardent avec curiosité et qui ne seront pas fâchés de savoir de quel pays tu arrives.

» Jeannot s'approcha les yeux baissés, but son lait en silence; il jetait de temps en temps un regard furtif sur tout ce qui l'entourait, et le plus vif étonnement se peignait sur son expressive physionomie.

» — Il y a longtemps que tu n'as fait un pareil déjeuner? dit M. Doricour en lui servant un œuf frais.

» — Oh! jamais, monsieur.

» — Eh bien! à présent que ton appétit est satisfait, raconte-nous comment tu déjeunais chez toi.

» — Chez nous, monsieur, on avait quelquefois de la *poulente*, le plus souvent un morceau de pain bis.

» — Et l'appétit ne manquait pas ?

» — Oh ! non , mon bon monsieur ; nous avions toujours faim , souvent plus faim qu'il n'y avait à manger , ajouta l'enfant avec un soupir.

» — De quel endroit viens-tu ?

» — De la Savoie , monsieur , des environs de Modane.

» — Comment se fait-il que tu aies quitté si jeune ton pays ?

» A cette question , les yeux du pauvre enfant se remplirent de larmes.

» — Hélas ! monsieur , répondit-il , c'est qu'on ne pouvait plus me nourrir chez nous.

» — Ton père ne travaillait donc pas ?

» — Oh ! si , monsieur , tant qu'il pouvait ; il conduisait une charrette entre Saint-Jean-de-Maurienne et Modane ; chaque dimanche il venait nous voir et porter de l'argent à la maison.

» — Et ta mère , que faisait-elle ?

» — Oh ! là elle cultivait le carré de pommes de terre et de blé. Mon frère et moi nous allions ramasser du bois et du fumier , et la Suzon gardait ma toute petite sœur.

» — Et puis tu n'as plus voulu continuer ce travail ?

» — Oh ! que si , monsieur ; mais c'est que , voyez-vous , nous avons eu un gros malheur. Un jour , c'était un lundi , mon père avait couché à la maison ; il se levait de grand matin pour aller prendre sa charrette , et voilà que la tête lui tourne et qu'il tombe à terre.

» — Est-ce qu'il se cassa la jambe ? demanda Auguste , que ce récit intéressait.

» — Non , mais il restait là tout raide sur le sol sans que ma mère pût le relever. Nous lui parlions , il ne répondait pas. Alors nous nous mîmes tous à crier si fort , que les voisins vinrent à notre secours.

» — Il fallait vite aller chercher un médecin.

» — Ah ! oui , les médecins ! ils sont loin de notre village , et ça coûte cher ; on courut chez le maréchal , qui , après avoir aidé à mettre mon père au lit , lui fit un trou au bras , d'où il sortit beaucoup de sang. Alors mon père se mit à remuer un peu , mais rien que le bras et la jambe gauche ; puis il ne pouvait pas parler.

» — Et vous ne lui fîtes pas beaucoup de remèdes ? dit la sœur d'Auguste.

» — Les voisines portaient bien des herbes

pour lui faire des emplâtres et de la tisane , mais ça ne le guérissait pas. Au bout de quelques jours, le médecin de Modane passant par chez nous, on le fit entrer ; et dès qu'il eut vu mon père, il dit comme ça que c'était une paralysie et que plus jamais il ne pourrait marcher ni travailler. Ma mère, en entendant cela, se mit à pleurer, mais également ça n'y changea rien.

» — Et elle n'eut pas l'idée de conduire ton père à l'hôpital de Saint-Jean-de-Maurienne ?

» — C'est bien ce que disait M. le syndic ; mais lorsqu'il eut écrit, on répondit qu'à l'hôpital on ne prenait que les malades qui pouvaient se guérir.

» — C'est vrai , dit M. Doricour ; la bienfaisance publique n'a pas encore fait partout la part des incurables. Et que fites-vous alors, mon pauvre Jeannot ?

» — Hélas ! monsieur , chacun travailla tant qu'il put, ce qui n'empêcha pas que bientôt il n'y eut plus de pain à la maison. Alors , un soir , ma mère nous appela tous devant la porte pour que mon père n'entendit pas ce qu'elle voulait nous dire : « Mes enfants , il

faut que chacun de vous gagne sa vie, à présent, » dit-elle. « Toi, Suzon, tu vas entrer en service à la ferme de Gros-Jean pour garder les vaches ; toi, Pierre, tu suivras le voiturier Garnier qui t'enseignera à conduire, et plus tard, si Dieu le permet, tu prendras une charrette comme ton père. Quant à toi, mon pauvre Jeannot, tu es trop petit pour pouvoir être occupé par ici ; il faut que tu quittes le pays. »

» — Et cette idée ne te fit pas de la peine ? demanda Auguste tout ému.

» — Oh ! que si, mon jeune monsieur, et je me mis à pleurer, pendant que ma mère disait qu'elle irait m'engager à un maître ramoneur qui faisait des recrues à Modane. « J'aurai bien encore assez à faire, » ajouta-t-elle, « à nourrir votre père et la petite Marion ; mais Dieu m'aidera. Il bénira ce carré de terrain que je cultiverai. Il n'abandonne jamais les malheureux. »

» — Ta mère avait raison, mon ami.

» — Ça ne l'empêchait pourtant pas de pleurer, le lendemain, lorsqu'elle me conduisit à Modane pour me montrer au maître ramoneur.

» — Et toi, étais-tu content ? demanda Auguste.

» — Ça ne me faisait pas peine de penser que je verrais du pays nouveau ; mais il me fâchait de quitter notre cabane , le petit jardin , mon père , ma mère , la petite Marion et les autres. Puis , lorsque je vis ma mère couper sa jupe d'hiver pour me faire une veste chaude , j'avais envie de pleurer ; et encore à présent , lorsqu'il fait froid , je suis tout triste en pensant que ma mère doit souffrir.

» — Tu as là une bien bonne mère , mon petit , dit la fille de M. Doricour.

» — Ah ! oui. Aussi , le jour où il fallut partir , ce qui me fâchait le plus , c'était de m'en séparer. Après que j'eus embrassé mon père , qui pleurait , quoiqu'il ne pût parler , elle m'accompagna une heure de chemin avec la petite Marion ; puis elle m'embrassa si fort que ses bras ne pouvaient sortir de mon cou : « Mon Jeannot , sois toujours un brave garçon , » me dit-elle ; « le bon Dieu sera avec toi. » Puis elle tourna d'un côté du chemin , moi de l'autre... , et voilà.

» Le petit ramoneur passa sa main sur ses yeux qui se voilaient de larmes. Auguste , qui

s'était insensiblement rapproché de lui, plaça sa main sur son épaule en disant :

» — Y a-t-il longtemps que tu as quitté ton pays ?

» — Quinze mois, monsieur ; et je pense souvent à ma mère , à qui je voudrais envoyer quelques pièces d'argent que de bonnes dames m'ont données à part les frais du ramonage ; peut-être qu'il y en aurait assez pour acheter une jupe ; et puis aussi j'aimerais qu'elle sût que votre papa m'a donné cette veste, ce pantalon tout neuf et deux chemises ; ça lui ferait tant de plaisir ! Si elle pouvait me voir, ce matin, pendant que je ne suis plus noir, elle me reconnaîtrait ; les autres jours , je suis sûr qu'elle passerait à côté de moi sans savoir que je suis Jeannot.

» — N'as-tu pas négligé la recommandation de cette bonne mère ? dit M. Doricour ; es-tu toujours sage ?

» — Je fais ce que je peux, monsieur, pour être obéissant à mon maître, quoique souvent il demande plus de travail que je n'en puis faire. Les jours où il gronde parce qu'on n'apporte pas assez d'argent, ceux où il ne nous donne qu'un morceau de pain au lieu de

soupe , j'ai bien envie de pleurer , et je voudrais tant avoir là ma mère ou ma sœur Suzon pour leur conter ma peine ! Je n'ose m'adresser à personne ; et lorsque je suis tout triste au coin de la rue , ceux qui passent ne font pas attention à moi.

» — Je crois même qu'il se trouve des jeunes garçons assez méchants pour t'insulter , ainsi que tes camarades.

» — Oui, monsieur, ils nous crient : *niables*, voulant dire que nous sommes noirs comme des démons. Hélas ! parce qu'on est tout barbouillé de suie, cela ne veut pas dire qu'on soit mauvais comme le diable. Si, comme ces petits messieurs , nous avons un papa qui nous envoyât à l'école, une maman qui nous donnât de beaux habits , une maison où aller nous chauffer au lieu de chercher le soleil sur le coin des rues, nous ne serions pas de pauvres ramoneurs ; mais il faut rester ce que le bon Dieu veut qu'on soit : ma mère le disait toujours.

» — Et ta mère est une brave femme, mon bon Jeannot ; je tâcherai d'avoir de ses nouvelles pour t'en donner. En attendant, je veux que tu viennes me voir tous les dimanches. Tu te laveras bien comme tu l'as fait ce matin. Hélas !

ceux qui pensent qu'une couche de suie sur la peau donne du rapport avec le diable ont peut-être au fond de leur cœur une couche de vanité et d'orgueil à laquelle le prince des ténèbres n'est pas étranger.

» Auguste comprit l'allusion , qu'il n'avait pas du reste attendue pour reconnaître ses torts , et, d'une voix émue, il dit à Jeannot :
» — C'est plutôt nous qu'on pourrait appeler des *niables*, pour avoir eu l'idée de tourmenter de pauvres garçons qui travaillent autant que vous.

» Puis, courant vers une petite armoire qui renfermait ses joujoux , il en tira un sac de *mapis* : — Tiens , dit-il au ramoneur , voilà pour jouer avec tes camarades ; et si les miens veulent de nouveau vous insulter , c'est à moi qu'ils auront affaire.

» M. Doricour tendit la main à son fils , et se tournant vers Jeannot : — Tu vois , mon garçon , lui dit-il , que tu auras désormais un protecteur parmi les jeunes messieurs.

» L'enfant rougit en souriant de plaisir , et il glissa dans sa poche le sac de *mapis* qu'il n'avait cessé de contempler depuis qu'il était en sa possession.

» — Tiens, lui dit la sœur d'Auguste en plaçant dans sa main une petite pièce blanche ; voilà pour t'aider à acheter la jupe de ta mère.

» Cette fois les larmes montèrent aux yeux de Jeannot, qui ne sut que balbutier :

» — Oh ! mademoiselle !

» Mais si le pauvre enfant ne trouvait pas de mots pour exprimer sa reconnaissance, son cœur n'en était pas moins pénétré, et il sortit de la maison de M. Doricour, heureux comme il ne l'avait plus été depuis qu'il avait quitté sa chaumière. »

— Et savez-vous, grand'mère, si les écoliers continuèrent à taquiner les ramoneurs ?

— Je ne sais sur ce sujet que ce qu'Auguste raconta à sa sœur, et dont voici le résumé :

« Ferdinand, qui avait employé ses loisirs du jeudi à machiner un plan d'embuscade contre les *niables*, qu'il s'agissait d'effrayer le soir, au moment où ils rentreraient dans leur logis, choisit, le vendredi matin, le moment du *quart d'heure* pour le communiquer à ses camarades. Son étonnement fut grand lorsque Auguste, qui jusqu'alors avait docilement subi son influence, s'écria après l'avoir écouté :

» — Pour moi, je n'en suis pas; ce serait une lâcheté.

» — Quel grand mot, riposta Frédéric en ricanant; s'il s'agissait de garçons comme nous, passe; mais avec ces *niables*, il n'y a pas de point d'honneur.

» — Ces *niables* valent tout autant que nous et nos pareils.

» — Oh! oh! la comparaison est flatteuse.

» — Ils valent peut être mieux aux yeux de Dieu, reprit Auguste avec une fermeté apparente, bien qu'en dedans il fût tout ému et tremblant.

» — Mais d'où te vient cette subite vénération pour ces pauvres hères, je te prie?

» — C'est que j'en ai vu un de très-près, et depuis lors je regrette d'avoir tourmenté de pauvres garçons qui, comme nous, ont une famille qu'ils ont été obligés de quitter pour gagner leur pain.

» L'accent d'Auguste avait ce cachet de généreuse conviction qui s'impose. Aussi plusieurs de ses camarades, sans repousser positivement le projet de Ferdinand, s'éloignèrent-ils de lui en disant : « On verra. » D'autres ajoutèrent : « Il n'est pas nécessaire d'agir tout de

suite ; demain on pourra arranger l'affaire pour la semaine prochaine. » Ferdinand seul, dont l'amour-propre se trouvait engagé , insistait pour qu'on ne laissât aux *niables* ni trêve ni repos , et lorsqu'il vit qu'on n'adoptait pas d'emblée son plan , il rentra dans la classe en s'écriant : « Eh bien ! faites de la philanthropie avec Auguste, si cela vous amuse. »

» Auguste , de son côté , tâchait de gagner des amis aux ramoneurs , en racontant sommairement à quelques-uns de ses camarades l'histoire de Jeannot. Deux seulement prirent fait et cause pour les persécutés, et dirent en quittant la cour : « Que Ferdinand nous appelle philanthropes tant qu'il lui plaira , nous ne tourmenterons plus ces pauvres garçons. »

» Les leçons terminées, Auguste se demandait , en bouclant hâtivement son sac , si les ramoneurs seraient encore ce jour-là au coin de la rue , et , pour s'en assurer , il sortit le premier et descendit rapidement l'escalier. Dès qu'il eut franchi le seuil de la porte, il aperçut les *niables* , non pas blottis , comme à l'ordinaire, contre le mur ensoleillé, mais rangés en cercle , moitié debout, moitié accroupis autour

de Jeannot, qui, ayant exhibé ses *mapis*, se posait en professeur.

» Auguste fit un pas vers eux, tout en tournant la tête pour s'assurer que Ferdinand n'était pas encore là... Au même instant, l'avalanche des écoliers se précipite dans la rue, et Jeannot, qui a reconnu son protecteur, tourne vers lui un regard suppliant et dit aux ramoneurs qui l'entourent :

» — C'est le jeune monsieur qui m'a donné les *mapis*.

» Alors, par un effort de courage que comprendront seuls les écoliers qui ont subi la pression morale de leurs camarades, Auguste lança un regard assuré à Ferdinand, et, d'un pas tout aussi ferme, s'approcha des *niables* en disant : — Si tu ne sais pas jouer aux *mapis*, Jeannot, je te l'enseignerai. — Aussitôt les pauvres ramoneurs ôlent respectueusement leurs bonnets de laine brune et saluent non-seulement Auguste, mais toute la bande des écoliers, qui poursuivent leur chemin sans laisser échapper un mot de raillerie. « J'étais fort heureux, » dit Auguste en terminant son récit ; « car je t'assure que le cœur me battait te bravant ainsi Ferdinand. »

» — Chaque fois qu'on a le courage de résister aux méchants pour faire le bien, n'est-on pas récompensé ? demanda sa sœur.

» — Récompensé dans son cœur, si tu veux, mais pas par tout le monde. Par exemple, cette fois Ferdinand n'a pas osé tomber sur les *niabes* et sur moi ; mais il me poursuit de ses railleries, m'appelle le philanthrope, le redresseur des torts, prétend que je me dispose à prêcher une croisade en faveur des ramoneurs, et ça fait rire plusieurs de mes camarades.

» — Les moqueurs ont toujours les caractères faibles et les mauvais cœurs de leur côté, répondit la jeune fille ; mais qu'est-ce que cela fait ?

» — Oh ! cela fait bien quelque chose, répéta Auguste ; si tu étais un garçon, tu verrais. »

— Il me semble, grand'mère, dit Julie, qu'Auguste se repentait presque d'avoir protégé Jeannot.

— Non, pas précisément ; mais il n'avait pas assez de courage moral pour s'élever au-dessus des railleries de ses camarades, ce qui, du reste, est assez naturel. Il montra plus tard

cependant que c'était bien tout de bon qu'il aimait et protégeait Jeannot.

— Et que fit-il ?

— Il demanda à son père la permission de consacrer une partie de ses jeudis à enseigner à lire et à écrire au pauvre enfant, et il accomplit cette tâche avec persévérance.

— Et M. Doricour put-il avoir des nouvelles de la mère de Jeannot ? demanda Edouard.

— Oui, et même, par l'intermédiaire d'une bonne dame de Modane, il put lui faire parvenir ce que son fils lui destinait.

— Une jupe chaude ? dit Julie.

— Et plusieurs autres objets. L'argent de Jeannot, en passant par les mains de M. Doricour, fit un peu comme les boules de neige qui grossissent en roulant, et la brave Savoyarde vit arriver dans sa pauvre demeure un paquet contenant, outre la jupe, une couverture de laine pour le lit du père malade, une veste et un pantalon pour l'ainé des garçons, une robe d'indienne pour Suzon, et, pour la petite Marion, deux paires de bas tricotés par la sœur d'Auguste, une camisole de molleton, et... une poupée. Le tout escorté d'une lettre de Jeannot, ainsi conçue :

« Ma chère mère,

» Quoique je ne sache encore former que de grosses lettres, je vous écris ces deux mots pour vous dire qu'à présent je me trouve très-bien. Depuis que j'ai rencontré un bon monsieur qui a demandé à mon maître de me laisser aller chez lui le jeudi et le dimanche, tout a changé, et je ne pleure plus quand je pense au pays. Je vous envoie une jupe qu'on a achetée avec l'argent qui m'appartient bien, parce que des dames me l'ont donné. C'est le fils de M. Doricour qui m'enseigne à écrire, et puis son papa prie le bon Dieu avec nous et lit dans un livre qui raconte comment Jésus est venu pour sauver les hommes et guérir les malades. Ce livre s'appelle la Bible; je voudrais que vous en eussiez un pour lire à mon père. Je vous embrasse tous et je vous demande de vos nouvelles.

» JEANNOT. »

— Oh! comme elle dut être heureuse, la mère de Jeannot! et que répondit-elle?

— Hélas! sachant à peine lire et pas du

tout écrire , elle ne put témoigner elle-même sa satisfaction à son fils ; mais elle pria la bonne dame de Modane de le remercier , ainsi que M. Doricour ; de dire aussi à son Jeannot qu'elle était fort heureuse de savoir qu'il avait trouvé de bons amis , et qu'elle était sûre que Dieu ne l'abandonnerait pas tant qu'il serait un brave garçon , et qu'elle continuait à prier chaque jour pour lui avec confiance.

La dame ajoutait que le pauvre paralytique avait pleuré de joie en entendant lire la lettre de son fils , et que de la main qui lui restait libre il ne cessait de caresser la chaude couverture qu'on avait étendue sur son lit.

— Jeannot dut être bien content en recevant ces nouvelles , dit la petite Mathilde.

— Certainement ; il pleurait et riait à la fois d'attendrissement et de plaisir , et il y avait un autre enfant presque aussi heureux que lui.

— Auguste , j'en suis sûr , s'écria Edouard.

— Oui , Auguste , qui s'attachait chaque jour davantage au pauvre ramoneur dont il s'était d'abord moqué , et qui commençait à comprendre cette parole de nos saints livres : *Le riche et le pauvre se rencontrent , et c'est l'Eternel qui les a faits tous les deux.*

— Il est bien sûr, s'écria Louis d'un air capable, qu'un homme riche et un homme pauvre sont créés de la même manière.

— Cela ne fait aucun doute ; mais ce que l'on sait généralement moins, c'est que Dieu les destine à être l'un pour l'autre un élément d'éducation.

— Et comment cela, grand'mère ?

— Le pauvre, en supportant avec une courageuse résignation les difficultés de sa vie, donne souvent au riche l'exemple de la patience, de la confiance en Dieu et de la foi ; de plus, il lui fournit l'occasion d'exercer la bienfaisance.

— Il est sûr que s'il n'y avait pas de pauvres, les riches ne sauraient à qui faire l'aumône.

— Dans la pensée de Dieu, ce n'est pas seulement d'aumône qu'il s'agit entre le riche et le pauvre qui se rencontrent : il s'agit de l'exercice de la charité, c'est-à-dire d'un amour qui peut fort bien être échangé entre le fort et le faible, le puissant et le subordonné, le riche propriétaire et l'humble travailleur, et qui, sans niveler les rangs ni changer les positions,

élève le cœur de celui qui reçoit et de celui qui donne , en les animant l'un et l'autre de l'amour et de l'Esprit de Jésus au nom duquel ils sont frères.

— C'est pourquoi, bien qu'Auguste fût un petit monsieur et Jeannot un pauvre ramoneur, ils devinrent amis , n'est-ce pas ? dit Julie.

— Et savez-vous ce qu'est devenu Jeannot ? demanda Edouard.

— Après plusieurs années passées à G... , pendant lesquelles M. Doricour ne cessa de veiller sur lui , il suivit son maître dans diverses villes, d'où il écrivit plusieurs fois à ses protecteurs. Grâce à l'instruction qu'il devait à Auguste , il put en grandissant abandonner le ramonage des cheminées pour devenir commissionnaire. Il exerce cette profession à Paris, où sa probité bien connue lui a mérité la confiance de tout le quartier qu'il habite.

— Et Auguste est aujourd'hui un grand monsieur, sans doute ? reprit Edouard.

— Même un père de famille , qui , par sa vocation , se trouve souvent en contact avec les pauvres, et qui n'oublie pas, chaque fois qu'il a l'occasion de leur être utile , que c'est

par sa relation avec Jeannot qu'il a appris que tous les hommes son égaux devant Dieu, malgré la différence des positions qui leur sont assignées sur la terre.

LE BRACELET DE CORAIL.

— Tu es une petite vaniteuse, qui ne songes qu'à lisser tes cheveux, à te regarder au miroir, et tu voudrais encore un collier ? disait, d'un ton sententieux, une assez jeune fille à sa sœur cadette.

— Eh bien ! oui , j'aimerais avoir un joli collier comme celui de Marguerite ; quel mal y a-t-il à cela ?

— Je ne sais pas , moi ; mais je suis persuadée que grand'mère le sait , reprit la sœur aînée en se tournant vers l'arbitre qu'elle invoquait.

La vieille dame ôta ses lunettes , et , posant

sa main sur la brune chevelure de la plus jeune enfant, dit en souriant :

— Le chapitre de la vanité serait un peu long à traiter ; mais il ne faut pas le confondre avec le soin de sa personne : ainsi lisser ses cheveux , brosser ses ongles , attacher avec soin son chapeau , sont des détails d'ordre et de propreté qu'une jeune fille ne doit pas négliger.

— Mais , grand'mère , reprit , en rougissant un peu , la sœur aînée , ce n'est pas de cela qu'il s'agit : c'est des jolies toilettes et des bijoux que Mathilde aimerait avoir.

— Elle désire alors des choses de bien peu de valeur , et court risque d'employer le temps inutilement.

— Pourtant , mettre un collier ne prend pas beaucoup de temps , riposta la petite fille ; n'en avez-vous jamais porté , grand'mère ?

— Si , mon enfant ; je me suis parée avec des bijoux et beaucoup d'autres jolies choses , et je sais par expérience que tout n'est pas plaisir à les posséder.

— Cela ne peut du moins pas vous faire de la peine comme une sœur ou des frères lorsqu'ils vous chicanent.

— Pas le même genre de peine, il est vrai; mais ces objets peuvent cependant occasionner du chagrin.

— Est-ce que vous avez eu de ces chagrins, grand'mère, quand vous étiez petite ?

— Oui, et un très-grand même.

— Oh ! dites-le-nous ? s'écria l'enfant en jetant ses deux bras autour du cou de la vieille dame.

— Ce serait une longue histoire.

— Nous les aimons tous, vos histoires *des autrefois* ! s'écria l'aînée des sœurs.

— Eh bien ! asseyez-vous, prenez votre ouvrage, et je tâcherai de me rappeler les détails de la mémorable journée où un bracelet me fit répandre tant de larmes !

— Pleurer pour un bracelet, s'écria la petite Mathilde ; quant à moi, je me réjouirais, au contraire, si j'en possédais un.

— Et si tu venais à le perdre ?

— Ah ! c'est différent, murmura la petite en ouvrant de grands yeux.

« — Moi aussi, reprit la grand'mère, je me réjouis beaucoup le jour où mon parrain me donna un joli bracelet, dont le fermoir en or enchâssait un tête ciselée dans le corail. Outre

le plaisir que me causait cette belle plaque retenant un velours noir autour de mon bras, elle excitait ma curiosité : que représentait cette figure barbue, taillée dans la pierre rouge ? était-ce un empereur romain ou l'un des dieux de la mythologie ? Personne ne sachant ou ne voulant répondre à mes questions, je me trouvais réduite à des conjectures qui variaient chaque jour ; car, chaque jour, il me semblait voir à mon bras le personnage le plus important qui avait figuré dans ma leçon d'histoire. J'en vins pourtant à m'arrêter à l'idée que mon fermoir pourrait bien rappeler la figure du roi David ; seulement, était-ce à l'époque où il était simple berger ou à celle où il monta sur le trône ? Je n'avais pas encore résolu cette question, lorsque je reçus une invitation, qui me comblait toujours de joie, quoiqu'elle se renouvelât souvent. »

— Je parie, s'écria l'une des petites filles, que c'était pour aller chez vos cousines à Au*** ?

« — Tu as deviné ; et cette fois le plaisir était double, car on célébrait la fête du village. Je vois encore la caisse carrée recouverte d'un papier peint jaune et noir, dans laquelle

maman rangeait mon petit bagage : ma robe de percale blanche, fraîchement repassée ; une guimpe , brodée par ma tante , et la ceinture rose que ma grand'mère m'avait donnée au jour de l'an ; quel dommage de ne pouvoir y joindre une écharpe de même couleur ! Cette écharpe , objet de mon ambition , devait être achetée avec mes économies , qui ne s'élevaient encore qu'à trois francs et elle en coûtait quatre. Ce n'était donc pas à la fête d'Au*** que pourrait briller ce complément de toilette. Je me consolai en disant : « N'oublions pas mon bracelet , » et je sortis de ma commode la boîte dans laquelle il reposait , sur un lit de coton.

» — Prends garde de ne pas le perdre , dit maman , en plaçant cet espèce d'écrin dans un coin de la caisse.

» — Le perdre ! répondis-je étonnée ; le fermoir est trop fort pour que cela arrive.

» Enfin , les préparatifs sont terminés ; le domestique est là qui attend ; il charge la caisse sur son épaule ; mon père m'attire sur ses genoux , en me disant de sa voix si bienveillante : — Amuse-toi bien.

» — Oh ! pour cela , n'ayez pas de crainte , dis-je

en franchissant d'un bond le seuil de la porte ;
et me voilà en route.

» Il y a bien une lieue entre nos deux villages ; mais des jambes de onze ans, plus disposées à courir qu'à marcher, franchissent vite cette distance, surtout lorsque se trouvent au bout un bon accueil et diversité de plaisirs.

» Mes trois cousines étaient aux aguets ; elles accourent à ma rencontre, et la plus jeune s'écria :

» — Je craignais que tu n'arrivasses pas à temps pour faire les gâteaux.

» — Ah ! je n'aurais pas voulu manquer ce moment, répondis-je.

» La confection de ces gâteaux était, en effet, chose importante ; car on n'en faisait de cette espèce qu'une fois par an ; il y en avait de doux et de salés, de petits et de grands, et l'on nous permettait d'en manipuler chacune un au gré de notre fantaisie. J'avais résolu de donner au mien la forme d'un triangle, et tout en revêtant le grand tablier destiné à préserver ma robe, je voyais flotter devant mes yeux la pâte moelleuse qui allait s'arrondir sous mes doigts.

» — Suzon a déclaré que nous n'entrerions

pas à la cuisine avant quatre heures , me dit Amélie , l'aînée des trois sœurs ; ainsi , prends ton ouvrage , viens sur la terrasse , et nous attendrons en travaillant.

» — Ah ! bien oui , travailler ! je ne suis pas venue ici pour cela , répondis-je en faisant une pirouette.

» — Tu comptes donc rester oisive pendant tout le temps de ton séjour ? s'écria Cécile , qui prêchait toujours le devoir.

» — Non pas tout le temps ; mais pour aujourd'hui , je me repose , ainsi que mon ouvrage ; nous sommes fatigués de la route.

» — Va donc faire un somme sur ton lit.

» — On verra , répondis-je ; et , prenant le bras de Sophie , la plus jeune de mes cousines : viens , allons voir s'il y a des pêches à l'enclos , ajoutai-je ; et nous nous esquivâmes , laissant les deux sœurs aînées à leur broderie.

» Dans cet enclos , espèce de verger , voisin de la maison , abondaient les fruits de toute espèce , et ce jour-là un vent assez fort ayant secoué les arbres , le sol était jonché de pêches et de poires : il n'y avait littéralement qu'à se baisser et à prendre ; aussi , je ne me gênai pas et me régalai à mon aise. Nous fîmes encore

une visite à d'épaisses haies de framboises, et ne rentrâmes au logis que juste au moment où le royaume de Suzon était accessible. Il me semble voir encore cette vaste cuisine dans laquelle tout un de nos appartements de la ville tiendrait à l'aise; et son immense cheminée au manteau élevé, sous lequel douze personnes peuvent facilement s'abriter; quels bons moments j'ai passés autour de ce foyer, à faire griller des châtaignes sous la cendre! »

— Et les gâteaux! s'écria la petite Mathilde.

« — J'y reviens; car c'est surtout d'eux qu'il s'agit aujourd'hui : sur la grande table, occupant le centre de la cuisine, étaient étalés plusieurs bassins en terre jaune, deux corbeilles remplies d'œufs, trois paquets de sucre, plusieurs citrons et divers petits ustensiles.

» — Je vais casser les œufs, n'est-ce pas, Suzon? dis-je en retroussant mes manches.

» — Non, non, s'écria la cuisinière alarmée; tu ne saurais pas séparer le jaune du blanc, et mes crèmes seraient manquées.

» — Mais, pour les gâteaux, cette séparation n'est pas nécessaire? dit Cécile d'un ton conciliant.

» — C'est vrai ; on peut lui donner le plaisir de casser ceux-là ; mais il faut savoir auparavant quelle quantité de gâteaux madame veut faire.

» — Maman ne peut pas descendre, dit Amélie en entrant dans la cuisine ; elle vient de se coucher avec une forte migraine, et m'a dit que vous sauriez bien tout arranger sans elle.

» — Certainement qu'on le saura, reprit Suzon ; il y a assez d'années qu'on fait la même chose ; seulement, vous qui êtes l'aînée, surveillez un peu ces petites, poursuivit-elle en me désignant ainsi que Sophie.

» — Je pèserai le sucre et le beurre, dit Cécile.

» — Et vous râperez aussi les citrons, répondit Suzon en s'approchant de la huche à pétrir, dans laquelle elle vida une grande mesure de fleur de farine ; puis, faisant un creux bien profond au milieu de cette farine : « A présent, Suzanne, » me dit-elle, « tu peux te donner le plaisir de casser les œufs. » Je ne me fis pas répéter deux fois l'invitation ; et, les frappant sur le bord de la huche, tous les œufs tombèrent l'un après l'autre, dans l'inté-

rieur. Cécile vient à son tour jeter dans ce récipient son beurre soigneusement pesé et les autres ingrédients ; puis, Suzon, les bras nus jusqu'au coude, pétrit ce mélange avec une vigueur sans pareille.

» Pendant ce temps, la soigneuse Amélie s'occupe des œufs pour les crèmes.

» — Voyons, dit Suzon, en fermant la huche dans laquelle la pâte doit reposer pendant un peu de temps, passons à un autre article : « Monsieur aime beaucoup les crèmes blanches ; aussi faut-il les soigner particulièrement. »

» — Je battrai les blancs d'œufs ; vous savez, Suzon, que je m'y entends, dis-je avec assurance.

» — C'est vrai, murmura la cuisinière ; avec tes mains, qui ressemblent à des pattes d'écrevisse, tu fouettes cela comme pas une de tes cousines ne saurait le faire. Tiens, voilà le petit balai de bruyère ; dépêche-toi.

» Le cœur me battit en saisissant ce balai, qui avait, à mes yeux, la valeur d'un sceptre, puisqu'il mettait mes talents en relief. Juchée sur une escabelle, pour mieux dominer le bassin qui contenait les blancs d'œufs, je

n'épargnais pas mon bras ; le succès couronna mes efforts ; et quel regard triomphant je promenai autour de moi , lorsque Suzon s'écria :

» — Il n'y pas à dire , cette fillette fait bien ; c'est ferme comme de la neige ; aucune de vous trois n'eût si bien réussi.

» Amélie , toujours exacte , pesait le sucre et la vanille , tandis que Cécile surveillait la chaudière de lait , placée sur le feu ; puis notre chef fit les divers mélanges , donna le coup de grâce à la cuisson , et nous remplîmes quatre bassins de crème. Deux étaient jaunes comme de l'or et deux blanches comme de la neige.

» — Tenez , voilà pour votre peine , dit Suzon , en me donnant , ainsi qu'à Sophie , une large tranche de pain , et en nous désignant les bassins dans lesquelles les crèmes avaient cuit. Nous n'attendions que ce signal ; et au bout d'un instant l'intérieur de ces ustensiles se trouvait aussi net que si on l'avait écuré ; mais , par contre , nos doigts et nos lèvres n'étaient pas mal barbouillés.

» — Vite , qu'on se lave ! dit Suzon , en nous lançant un regard indigné , et en plaçant sur la table une cuvette remplie d'eau limpide , pour favoriser nos ablutions.

» Pendant ce temps , Amélie était montée auprès de sa mère , et Cécile , que nous avions vue se diriger du côté du jardin , revint bientôt avec une nouvelle compagne. — Ah ! Laure , m'écriai-je , je croyais que tu n'arriverais que demain.

» — J'ai tellement supplié maman , qu'elle m'a permis de venir aujourd'hui ; je ne voulais pas manquer les gâteaux.

» — Ils sont déjà pétris , dit Sophie , et les crèmes sont cuites ; vois comme elles sont belles.

» — Et bonnes aussi , ajoutai-je en me léchant les doigts.

» — Enfin , je suis à temps pour aller au four ; c'est ce qui m'amuse le plus.

» — Allons prendre un peu l'air en attendant , m'écriai-je ; et je sortis sur la terrasse où Sophie me suivit. Laure et Cécile montèrent dans la chambre de cette dernière , ce qui me vexa ; car il faut que je vous avoue , mes enfants , que j'avais un penchant à la jalousie , et qu'au lieu de jouir sans arrière-pensée de la société de Sophie dont l'âge se rapprochait plus du mien que celui de ses sœurs , j'étais mécontente de ce que Laure et

Cécile s'occupaient peu de moi, tant elles éprouvaient du plaisir à être ensemble; aussi, lorsqu'en arrivant à leur tour sur la terrasse, elles me proposèrent de jouer au volant : — Je suis fatiguée, répondis-je d'un air maussade; vous croyez peut-être que le bras qui a battu des œufs n'a pas besoin de repos ?

» — Eh bien ! repose-toi, s'écria Laure en saisissant sa raquette.

» Ma disposition boudeuse céda cependant à l'appel d'Amélie, pour arranger les gâteaux.

» Au centre de la grande table se trouvait une planche à pâtisserie, entourée de bon nombre de feuilles de tôle de diverses grandeurs; Suzon, devant sa huche, divisait la pâte en espèce de moellons plus ou moins gros; chacune de nous se mit à manipuler à sa guise celui qu'elle lui octroya; le triangle que j'avais rêvé réussit sous mes doigts; mais, lorsque je vis le beau coq sorti des mains de Cécile et l'homme avec une dragée en guise de nez qui s'étalait sur la feuille de Sophie, je fus mécontente de mon œuvre, et voulus la recommencer; mais Suzon s'en empara en disant : « Tu n'as plus le temps de *tripoter*;

il faut aller au four : le *cornet* a sonné. » Ce *cornet*, dans nos villages, est une espèce de conque marine, embouchée par le boulanger au moment où le four est chaud, et ce son retentissant avertit les ménagères de se hâter d'apporter leur pâte. Comme les diverses fournées ou cuissous du pain se font à heures fixes, ce *cornet* est aussi pour beaucoup de personnes une espèce d'horloge. Jean, le domestique, était accouru à l'appel ; il aida Suzon à placer les feuilles dans deux grandes corbeilles plates ; puis il en mit une sur sa tête ; Suzon prit l'autre et nous les escortâmes sur le chemin du four banal, qui, ce soir-là, chauffé à une température modérée, ne devait recevoir que des gâteaux, confectionnés dans les diverses maisons du village. Je m'amusais beaucoup à voir arriver les femmes chargées et affairées ; les jeunes filles et les enfants se montraient les plus anxieux en sollicitant la meilleure place pour les tout petits gâteaux qu'ils portaient sur une assiette ou une feuille de papier.

» Le boulanger, homme assez jovial, plaçait à son tour chaque gâteau sur sa grande pelle de bois, le lançait dans la gueule du four,

prédisant à chaque ménagère un succès parfait, et réclamant pour lui-même une portion qui le mît en mesure de le constater. Enfin, après quelques contestations et force lazzi, tous les gâteaux eurent leur place, mais si pressés l'un contre l'autre, qu'il n'y avait pas dans le four un vide grand comme la main. Sa massive porte de pierre fut fermée, puis enduite tout le tour avec de la cendre mouillée, et chacun, ou plutôt chacune, reprit le chemin de son logis, non sans s'être vantée des visites qu'on attendait le lendemain et des bons dîners qu'on préparait. — « Allons, enfants, en marche ! » dit Suzon, en posant les corbeilles vides sur sa tête et en tendant une main à Sophie, l'autre à moi ; Laure et Cécile nous avaient devancées à la maison. Mon oncle (j'appelais ainsi le père de mes cousines, bien qu'il ne fût en réalité que le cousin du mien), mon oncle ne tarda pas à rentrer, et son arrivée fut le signal du souper, à l'issue duquel Suzon exhiba fièrement les gâteaux que Jean venait de rapporter. Oh ! qu'ils étaient appétissants ! et comme, en posant la main sur mon triangle doré, j'avais envie d'y porter aussi la dent ! — Ils doivent être excellents

tout chauds , dis-je , sans oser exprimer plus ouvertement mon désir.

» — Tu crois ? répondit la raisonnable Amélie ; je ne suppose pas cependant que tu aies envie d'y toucher , ce soir ? tu sais qu'ils sont pour demain.

» — Oh ! oui , répondis-je un peu confuse.

» — On pourrait cependant , hasarda la conciliante Cécile , entamer celui-là qui semble moins bien réussi que les autres , et le faire goûter aux petites.

» — L'avis est bon , fit mon oncle en sortant de sa poche un couteau dont il ne se séparait jamais , et , attaquant le gâteau désigné par Cécile , il en coupa plusieurs guillemets , qui ne furent pas dédaignées même par la prévoyante Amélie , et une voix unanime proclama le succès de nos travaux.

» Lorsque je m'éveillai le lendemain , la pâtisserie n'occupait plus ma pensée ; je me préoccupais des amies que nous attendions du champ de foire , où j'espérais tirer aux loteries à un sou , et puis , le dirai-je , je songeais surtout à ma toilette.

» — Vois , quel beau soleil ! dis-je à Sophie , dont la tête reposait sur le même oreiller que

la mienne , et dont les yeux ne s'ouvrirent que longtemps après les miens ; quel plaisir de mettre une robe blanche , par ce beau temps ! de quelle couleur sera ta ceinture ?

» — Je n'y ai pas pensé , répondit Sophie en s'étirant , et ça m'est bien égal.

» — Oh ! bien , pas à moi ; j'aime à porter de jolies choses , et si seulement j'avais eu vingt sous de plus , j'aurais acheté pour aujourd'hui l'écharpe assortissant ma ceinture.

» — Tu te donneras ce plaisir une autre fois.

» — Certainement , dès que j'aurai économisé sur mes semaines l'argent nécessaire. As-tu vu mon bracelet ?

» — Tu me l'as montré le jour où nous avons dîné chez toi. Au retour , j'entendis maman s'étonner qu'on donnât de telles choses à une petite fille aussi jeune.

» — Ah ! c'est que mon parrain me traite comme une grande demoiselle ; il me fait toujours de si jolis cadeaux ! peut-être serai-je la seule aujourd'hui à avoir un bracelet ?

» — En seras-tu plus heureuse ? Du reste , ce ne sera ni moi ni mes sœurs qui rivalisons avec toi , reprit Sophie d'un ton où perçait une nuance de dépit.

» — Allons , levons-nous vite , m'écriai-je ; n'entends-tu pas Laure et Cécile qui marchent dans leur chambre ?

» — Bah ! lorsqu'elles couchent ensemble , elles causent toute la nuit et sont debout avant l'aube.

» Cette remarque de Sophie réveilla mon humeur jalouse ; je me souvins , en effet , que je m'étais endormie la veille au soir , au murmure de leurs deux voix , dont le son avait dès mon réveil de nouveau frappé mon oreille. « Que peuvent-elles avoir tant à se dire ? » pensai-je ; et , pour troubler ce tête-à-tête , je donnai un fort coup de poing à la cloison qui séparait nos deux chambres.

» — Ah ! très-bien : vous êtes réveillées ? dit Cécile en entr'ouvrant la porte ; il y a longtemps qu'Amélie est descendue ; habillez-vous vite et nous irons à la rencontre de nos amies.

» A peine hors de mon lit , je cours à ma caisse dont je retire ma jolie robe.

» — Quoi ! tu vas si matin te vêtir de blanc ? dit Sophie en souriant ; ce soir , à l'heure de la belle promenade , ta robe sera sale et toute chiffonnée.

» — C'est que je veux faire honneur aux invités qui vont arriver.

» — Tu te crois donc un personnage assez important pour que des étrangers fassent attention à ta toilette, s'écria Amélie, qui entraît dans notre chambre; voyons, pas tant de vanité; laisse-moi cette robe en repos, et mets pour ce matin celle de guingamp; tu auras assez le temps, après diner, d'étaler tous tes atours.

» La sage raison d'Amélie s'imposait toujours à moi; aussi mis-je sans rechigner la robe de guingamp; mais, dès que ma grande cousine eut tourné le dos, je sortis mon bracelet de sa boîte et l'attachai à mon bras, espérant rehausser ainsi la simplicité de mon costume.

» Nous rencontrâmes, à la sortie du village, deux familles d'amis qui venaient passer la journée chez mon oncle, et, en rentrant au jardin, nous n'étions pas moins d'une douzaine d'enfants, filles et garçons, au nombre desquels se trouvait le frère de mes cousines, sorti du collège pour la fête.

» Je me le rappelle toujours avec plaisir, ce jardin où j'ai si souvent pris mes ébats : des-

siné à l'antique, quatre grands carrés, entourés de bois et plantés de fleurs et de légumes formaient le centre; une large plate-bande s'étendait sur trois côtés, et sur la quatrième une allée d'arbousiers nains, au bout de laquelle se trouvait un puits d'eau vive. Ce puits, très-profond, était entouré d'une margelle sormontée d'un grand arceau en fer, au centre duquel une grosse poulie soutenait une longue corde, aux deux bouts de laquelle pendaient deux seaux destinés à puiser l'eau, et une eau si fraîche que la boire était un vrai régal; aussi arrivait-il fréquemment que nous interrompions nos jeux pour mettre en mouvement la poulie et nous désaltérer.

» Non loin du puits se trouvait un magnifique figuier que nous prenions pour but en jouant à *Il est* ou aux *barres*. Combien de fois suis-je arrivée haletante et triomphante sous son ombre; et quel plaisir, dans la saison des figes, d'en manger quelques-unes tout en se reposant! Ce jour-là le figuier entendit de joyeux éclats de rire, car nous fîmes beaucoup de jeux courants avant d'aller sur la place acheter des mirlitons. Quel vacarme, au retour, avec ces instruments! et cela sans pitié

pour ma pauvre tante, qui avait encore la migraine, et dont la chambre donnait sur le jardin. A midi, la cloche sonne, et nous nous précipitons dans la grande salle à manger où une table de vingt-cinq couverts attendait les convives ; et quel festin ! Je n'entreprendrai pas de vous le détailler, bien que je voie briller deux yeux qui semblent réclamer le menu ; qu'il vous suffise de savoir que nos crèmes obtinrent l'approbation générale. Après le repas, je cherchai vainement des yeux Laure et Cécile ; elles avaient disparu, et quoique je fusse vexée qu'elles ne m'eussent pas prise avec elles, je ne voulus pas en avoir l'air ; alors, prenant Sophie par la main : « Qui m'aime me suive ! » criai-je, et je courus au jardin où la jeune troupe se rendit en masse.

» — N'est-il pas temps d'aller nous habiller ? dis-je à Sophie au bout de quelques instants.

» — Attends encore un peu ; nous monterons avec Laure et Cécile.

» — Nous n'avons pas plus besoin d'elles qu'elles de nous, répondis-je d'un ton indifférent, tandis que mon regard, moins indifférent, se dirigeait du côté où j'étais sûre que se trouvaient les *deux intimes*. En effet,

je les découvris perchées sur le tronc d'un cerisier placé contre le mur qui séparait le jardin de celui d'une jeune fille fort liée avec Cécile. Charlotte, c'était son nom, avait escaladé un abricotier adossé de l'autre côté du mur, et les trois amies causaient ensemble, sinon dans la langue des oiseaux, du moins perchées à leur manière. Quoique mourant d'envie de les rejoindre, je croyais ma dignité engagée à ne pas aller au-devant de qui ne me recherchait pas, et je flânais dans la plate-bande, ayant l'air de cueillir des fleurs, mais rongéant mon frein en silence.

Charlotte, qui m'aperçut du haut de son perchoir, s'écria d'un ton amical :

» — Tiens, te voilà, Suzanne; il y a longtemps que je ne t'ai vue; viens donc un peu sous la muraille; en tout cas, nous nous trouverons à la promenade, dans le clos des châtaigniers.

» — Si vous voulez bien alors de ma société, répondis-je d'un ton sec.

» Cécile, toujours bienveillante, devina l'orage qui grondait en moi, et, sautant à bas du cerisier :

» — Veux-tu monter un moment à ma

place? dit-elle; tu verras Charlotte de plus près.

» — Non , répondis-je froidement; c'est trop tard , à présent; il faut aller s'habiller.

» C'est ainsi que la raideur de mon caractère repoussait les prévenances de mes amies , et que je me rendais malheureuse à plaisir, par une ridicule susceptibilité et une jalousie qui n'avait aucune raison d'être..

» — En effet , dit Laure , il nous faut aller changer de robe ; je suis persuadée qu'Amélie a déjà fait sa toilette.

» — Oh ! ma sœur est une grande demoiselle qui reçoit les dames à la place de maman; elle ne pouvait , comme nous , aller courir dans le jardin , répondit Cécile.

» Nous nous dirigeâmes vers nos chambres; je dépliai avec un certain plaisir ma robe si fraîche , et fis admirer à Sophie la broderie de ma guimpe ; mais , au moment où je détachais ma robe de guingamp , que vois-je ? mon bracelet n'est plus à mon bras !... Grande fut ma stupeur , lamentables mes observations.

» — Qu'y a-t-il ? s'écria Amélie , qui passait dans le corridor.

» — Mon bracelet! répondis-je en pleurant; j'ai perdu mon bracelet.

» — Si tu l'avais laissé dans la boîte au lieu de t'en parer si matin, cela ne serait pas arrivé.

» — Voyons, dit Cécile, toujours compatissante; ne te désole pas si vite; il sera tombé dans le jardin; viens, allons le chercher.

» Hélas! ce fut en vain que nous explorâmes jardin et terrasse, que nous bouleversâmes le gravier autour du figuier; rien, absolument rien! J'allais comme une folle de place en place, croyant voir briller le fermoir de mon bracelet sous chaque feuille que je soulevais; mais la déception suivait toujours l'espoir. Enfin, la voix d'Amélie nous rappela en disant à Cécile :

» — Ne fais donc pas attendre plus longtemps tes amies qui veulent aller promener; voyons, poursuivit-elle en me prenant par la main, viens achever ta toilette, et va sous les châtaigniers avec les autres.

» — Et mon bracelet? répondis-je d'un ton piteux.

» — Eh bien! quoi! veux-tu que tout ce

monde renoncé à la fête, parce que tu as perdu ton bracelet ?

» En ce moment, Cécile, qui était rentrée dans la maison, revint en courant.

» — Papa, dit-elle, va faire *crier* ton bracelet; tu l'as peut-être perdu lorsque nous sommes allés sur le champ de foire acheter des mirlions ?

» L'espoir me revint avec cette idée; j'allai vite changer de robe et me joignis aux promeneurs. Tandis que nous nous rendions à l'enclos des châtaigniers où était le beau monde, j'entendis la voix aiguë du petit garçon à qui on avait donné cinq sous pour parcourir le village en criant : « que quiconque aurait » trouvé un bracelet de corail, perdu dans la » matinée, n'avait qu'à le rapporter chez » M. P***, contre une bonne récompense. »

» Ce mode de publication seul usité dans nos villages, est aussi retentissant que la trompette d'un sergent de ville, et réussit aussi bien et plus promptement que les annonces des journaux et feuilles d'avis.

» L'enfance est si confiante, que je ne doutai pas que mon bracelet ne fût rapporté dans la journée; et, presque certaine de le trouver

à la maison en rentrant, je m'amusai encore assez en regardant danser les villageois ; de temps en temps, cependant, je sentais comme une grosse main s'appuyant tout à coup sur ma poitrine ; c'était la pensée de mon bracelet qui revenait, et cette pensée, plusieurs de mes jeunes compagnes se plaisaient à la raviver.

» — Tiens, me dit l'une d'entre elles en désignant de la main un groupe de petites paysannes dont toute la parure consistait dans l'extrême propreté de leurs robes d'indiennes ; ces fillettes ne sauteraient pas de si bon cœur, si, comme toi, elles avaient des bijoux à soigner.

» — Elles ne craignent pas non plus de déchirer aux buissons leurs robes de barège, dis-je, en touchant du bout du doigt le tissu léger de celle de ma compagne.

» — Suzanne ! s'écria tout à coup une autre, voilà un jeune garçon qui vient tout courant ; je gage qu'il t'apporte ton bracelet.

» Hélas ! le jeune garçon ne portait autre chose qu'une galette qu'il dévorait à belles dents, et mes amies de rire en voyant mon désappointement.

» — Viens , me dit Cécile , retournons les premières à la maison ; peut-être y aura-t-il là quelque bonne nouvelle.

» Laure se joignit à nous , et, tout en cheminant , me raconta bon nombre d'histoires d'objets perdus et retrouvés , ce qui me donnait du courage. Ces prévisions ne devaient pas se vérifier ; car en entrant dans la chambre de ma tante , qui , encore souffrante , était à demi couchée sur son canapé , je vis , à l'expression de son regard , qu'elle n'avait rien de bon à m'annoncer.

» — On ne l'a pas rapporté ? m'écriai-je le cœur gonflé.

» — Pas encore , mon enfant ; mais il ne faut pas désespérer pour cela.

» — Ah ! murmurai-je , il aura été écrasé sous les pieds de la foule ; et j'éclatai en sanglots convulsifs.

» Ma bonne tante prit ma tête entre ses mains , l'inclina sur ses genoux en disant : — Il ne faut pas , chère enfant , te désoler ainsi pour une bagatelle.

» — Une bagatelle ! répétai-je au milieu de mes larmes.

» — Oui , ma petite , une bagatelle à la-

quelle tu attaches trop de prix , et voilà le véritable malheur ; mais ce n'est pas le moment de sermonner : tu as trop de chagrin. Voyons, sois raisonnable : tâche de te rappeler l'heure et l'endroit où tu as regardé pour la dernière fois ton bracelet ; cela facilitera nos recherches.

» — Je l'ai montré aux demoiselles de Saint-Paul lorsque nous sommes allées à leur rencontre, et Elisa paraissait avoir bien envie d'en posséder un pareil.

» — Et toi tu n'étais pas fâchée d'exciter cette convoitise ?

» Je baissai la tête en rougissant , et ma tante, n'insistant pas sur cette réflexion, reprit en disant : — Et dès lors tu ne t'en es plus occupée ?

» — En entrant dans le jardin , je l'ai encore montré à Marie Sirvain , pour lui demander si elle croyait que le fermoir représentait le roi David. A quoi elle a répondu en riant que ce pouvait tout aussi bien être Homère ou Hérode. Puis nous nous sommes mises à jouer, et je me suis tant amusée , j'ai tant couru, que je n'ai plus pensé à mon bracelet qu'au moment où je me suis aperçue de sa disparition.

» — Tu as pu du moins te convaincre qu'il n'ajoutait pas grand'chose à ton plaisir, et que tu te serais tout autant amusée s'il n'eût pas été à ton bras.

» — Oh ! oui ; j'aurais dû ne le mettre qu'en même temps que ma robe blanche.

» — Et encore !... ajouta ma tante avec un singulier sourire. Mais écoute, mon enfant, reprit-elle aussitôt, il ne faut pas attrister toutes tes amies de ta tristesse.

» — Bah ! elles ne sont pas si à plaindre ; elles se moquent de moi , et voilà tout.

» — Du moins pas Cécile et Laure , qui sont revenues avec toi et m'ont paru partager ton anxiété.

» — Oh ! c'est vrai , m'écriai-je un peu confuse.

» — Eh bien ! pour leur prouver ta reconnaissance, essuie tes larmes ; va les rejoindre dans la salle à manger, et aide-les à préparer le goûter.

» Je descendis et trouvai mes deux amies occupées à remplir des corbeilles de superbes fruits qu'elles plaçaient sur la table à côté des gâteaux qui nous avaient tant occupées la veille, et de beaucoup d'autres pâtisseries confection-

nées par Suzon sans notre concours. Je me mis à arranger une pyramide de raisins et de pêches ; mais de gros soupirs s'échappaient de ma poitrine, et au moindre pas résonnant dans le vestibule, je prêtais l'oreille, j'ouvrais de grands yeux, m'attendant à voir paraître la personne qui avait trouvé mon bracelet. Tous nos convives rentrèrent peu à peu, et chacun avait l'air si content, si heureux, si disposé à se régaler, que je me demandais avec amertume comment il était possible que mon chagrin ne les attristât pas. Mais comme j'étais déjà une personne passablement fière, au lieu de mendier leur compassion, je tâchais de prendre un air riant, tandis que chacun croquait fruits et gâteaux, savourait sirops et limonades, comme si je n'étais pas là, refoulant mes larmes et trouvant presque amères toutes ces bonnes choses.

» Enfin, la nuit venue, tout le monde partit, excepté Laure, qui devait, ainsi que moi, passer encore deux jours à Au... A peine étions-nous couchées que Sophie s'endormit profondément, et je n'entendis pas, comme la veille, les voix de Cécile et de Laure ; sans doute qu'elles n'avaient plus autant de choses à se dire ou qu'elles étaient trop fatiguées pour

causer. Quant à moi, cette nuit fait époque dans ma vie. J'en ai passé dès lors un grand nombre sans dormir; mais ce fut la première où le sommeil sembla me fuir. Il y avait bien une grande demi-heure que j'étais couchée, avant que je pusse fermer les yeux et cesser de me tourner et retourner en tout sens. J'aurais volontiers pincé Sophie, dont la calme respiration et le parfait repos m'exaspéraient. Enfin, l'agitation de mes membres cessa, mais non celle de ma pensée qui courait après mon bracelet. Je me rappelais toutes les circonstances où je l'avais si joyeusement porté : il me paraissait dix fois plus joli en souvenir, et je me disais que si j'avais le bonheur de le retrouver, je le soignerais comme une relique. Puis je me rappelais aussi la recommandation que ma mère m'avait adressée en le plaçant dans ma caisse, et je n'étais pas sans appréhension au sujet des réprimandes qui m'attendaient au retour à la maison. Peu à peu ces images devinrent si confuses, que la tête du roi David se changeait sur mon bras en un morceau de gâteau. Maman, au lieu de me gronder, me donnait une grosse pêche; Cécile voulait fouetter les blancs d'œufs à ma place,

et Suzon mettait ma ceinture rose dans sa huche ; puis tous ces tableaux s'évanouirent dans un profond sommeil. Je me réveillai presque en sursaut avec la sensation d'une main qui me serrait la gorge , et de mes pensées confuses sortit nettement celle-là : « Mon pauvre bracelet ! » Et tandis qu'elle m'arrachait un soupir, j'entendis la pendule sonner deux heures, et mon étonnement fut extrême. Jamais, au grand jamais, je ne m'étais ainsi réveillée au milieu de la nuit. Le chant matinal du coq ne parvenait même que bien rarement à mes oreilles, car d'ordinaire les rayons du soleil inondaient ma chambre lorsque mes yeux s'ouvraient pour la première fois depuis la veille au soir. « Voilà ce que c'est, d'avoir un chagrin, » me dis-je ; « il empêche de dormir. C'est comme la vieille Marion, qui disait l'autre jour à maman que depuis l'incendie de leur ferme, elle n'avait pas dormi une heure de suite. » Cela me semblait tout extraordinaire. A présent je le comprends. « Pauvre Marion ! je la plains, » ajoutai-je mentalement en tournant ma tête sur l'oreiller pour tâcher de me rendormir ; mais je ne réussis guère. Une espèce de cauchemar m'agita pendant le reste

de la nuit, et parmi la multitude d'images qui se croisaient dans mon cerveau, celle qui surgit la plus nette fut mon bracelet brillant autour de mon bras, tandis que je faisais courir sur la poulie du puits la corde qui retirait les seaux. Ce fut comme un trait de lumière qui me réveilla complètement. Je m'assis sur mon lit, et, rassemblant mes idées, je me souvins qu'en effet, environ une heure avant le dîner, j'étais allée puiser un seau d'eau pour en offrir à quelques-unes de mes compagnes. « *Il est tombé dans le puits !* » m'écriai-je ; et me voilà à bas du lit m'élançant vers la chambre de Cécile. Toujours bonne et compatissante, Cécile, au lieu de me gronder pour l'avoir si abruptement réveillée, me dit en se frottant les yeux : — Tu pourrais bien avoir raison ; le fermoir se sera ouvert sous la pression de la corde. Il fait grand jour ; je vais vite me lever pour aller demander à papa s'il n'y aurait pas moyen de le repêcher.

» Avec quelle anxiété j'attendis le retour de Cécile, qui revint en disant que son père trouvait l'entreprise difficile, mais voulait, avant de rien décider, en conférer avec son domestique.

» — Eh bien , petite , me dît mon oncle en déjeunant , on prétend que tu as envie de descendre au fond du puits pour y pêcher un poisson d'une nouvelle espèce.

» — Oh ! mon oncle , murmurai-je un peu décontenancée.

» — Voyons , si tu as envie d'aller toi-même à la recherche de ton bracelet , nous allons te fourrer dans l'un des seaux , et tu plongeras ton malin regard jusqu'au fond de l'eau ; et si tu y découvres l'objet de ta désolation , on tâchera de le retirer de l'abîme.

» Je ne savais comment répondre à cette plaisanterie , qui me donnait plus envie de pleurer que de rire , lorsque Jean entra en disant : — M. Daniel est là.

» Mon oncle alla dans le vestibule et revint en disant : — Voilà un brave homme qui me paraît moins craindre l'humidité que toi ; il va descendre dans le puits.

» — Il ne se noiera pas , au moins ? m'écriai-je avec un mélange de frayeur et de contentement.

» — Ce n'est pas probable , répondit mon oncle ; et avalant prestement son chocolat , il se rendit au jardin , où nous le suivîmes.

» Lorsque nous arrivâmes dans l'allée, Jean attachait le bout d'une longue corde autour des reins de Daniel ; l'autre bout fut solidement fixé à l'arceau de fer qui dominait la margelle, et cette opération terminée, Daniel, muni d'un long râteau, se laissa couler dans l'intérieur du puits, appuyant ses pieds sur les pierres qui, de distance en distance, faisaient saillie dans la maçonnerie. Lorsqu'il fut tout près de l'eau, il plongea vigoureusement à plusieurs reprises son râteau, qui ressortit chargé de vase. Une seille, que Jean, à l'aide d'une seconde corde, soutenait à portée de Daniel, recevait cette vase. Comme le cœur me battit lorsque la seille, remplie et retirée jusque sur la margelle, fut vidée à mes pieds ! Oh ! je ne craignis pas de salir mes mains en les plongeant dans ces immondices ; mais j'eus beau écarquiller mes yeux, retourner en tout sens jusqu'au moindre brin d'herbe humide, rien, absolument rien qui ressemblât à un bracelet ; et ainsi jusqu'à six seilles remplies par l'infatigable Daniel et scrupuleusement examinées par Cécile et moi.

» — Il y aura l'avantage, monsieur, cria Daniel du fond de l'abîme, que le puits sera

bien nettoyé ; le râteau touche la pierre à présent.

» — Il nous faudrait profiter de l'occasion pour renouveler le gravier, dit mon oncle.

» — Jean pourra m'en faire tenir quelques seilles, et je le jetterai au fond, répondit Daniel.

» — Alors vous n'avez plus d'espoir de trouver mon bracelet ? criai-je à mon tour en me penchant sur l'ouverture.

» — On a fait tout ce qu'on a pu, ma petite demoiselle ; mais il est perdu pour tout de bon, je crois, dit le brave ouvrier en lançant encore une fois son râteau dans l'eau avec un geste qui semblait dire : « Il n'y a plus rien à retirer. »

» Les larmes me serraient la gorge et j'allais me réfugier derrière un arbousier pour leur donner libre cours, lorsque j'entendis Daniel s'écrier : — Tiens ! qu'est-ce que cela ? une chose qui luit.

» En un bond je me trouve de nouveau penchée sur la margelle ; mon regard plonge avec anxiété jusqu'au fond du puits : et que vois-je ? un point rouge sur l'une des dents du râteau que Daniel élevait de mon côté. — C'est

lui ! ciel ! leur criai-je suffoquée par l'émotion ; vite, Jean , vite , la seille vide en bas.

» En un tour de main elle fut remontée, et le précieux objet de ma sollicitude s'offrit à ma vue. M'en saisir, courir comme une insensée du côté de la maison en criant : « Il est trouvé, je le tiens ! » arriver tout essoufflée dans la chambre de ma tante, me jeter sur son lit en pleurant et riant tour à tour , fut l'affaire d'une minute. — Que je suis contente, que je suis heureuse ! disais-je en embrassant tour à tour Laure et mes cousines qui me félicitaient. Ma tante sourit, et, m'embrassant : — Tu vois , me dit-elle , que ce n'est pas tout plaisir de posséder de jolies choses.

» — Oh ! la peine est oubliée maintenant ; seulement, je n'oserai plus mettre mon bracelet , dans la crainte de le perdre.

» — Et ne te souviendras-tu pas de l'inquiétude que tu nous a donnée et de la fatigue de Daniel et de Jean ? Les as-tu remerciés, au moins ?

» Hélas ! dans ma joie égoïste , je n'y avais seulement pas songé ; mais honteuse de mon oubli , je cours à la cuisine , où je trouve les

deux ouvriers se reposant auprès d'une bouteille, et je les remercie avec affection.

» — Je suis bien aise que vous soyez contente d'avoir retrouvé ce *brimborion*; mais il me semble qu'il ne valait pas tant de peine; on a fait plus de bruit qu'il n'est gros, en tout cas.

» — Oh! c'est que cet objet est très-précieux, mon bon Daniel, répondis-je avec vivacité.

» — Précieux pour toi, petite vaniteuse, murmura Suzon entre ses dents; tu deviendras une fameuse pécure, si je te laisse cultiver ton goût pour les fanfreluches.

» Vous trouvez sans doute, mes enfants, que la vieille Suzon était un peu impertinente; et alors je le pensais aussi. Aujourd'hui, je crois que ses vingt années de service lui donnaient bien le droit de morigéner un peu l'enfant qu'elle avait vue naître, d'autant plus que son gros bon sens n'était pas en défaut. Dans une autre circonstance, la brave fille n'aurait pas eu le dernier mot; mais ce jour-là, un peu humiliée de tout le tracas que j'avais occasionné dans la maison, je baissai la tête et sortis de la cuisine sans répondre.

» Le reste de la journée se passa très-agréablement ; je jouis beaucoup des débris de la fête , sans mon bracelet , que je laissai reposer sur son lit de coton , tandis que nous allions dans l'enclos des châtaigniers , où la danse et les jeux de boule avaient lieu comme la veille. Laure partit le soir , et , lorsque nous nous séparâmes , elle m'embrassa avec effusion en disant : « Je suis bien contente que ton bracelet soit retrouvé , et que tu n'aies plus à craindre d'être grondée par ta mère. » Je sentais qu'elle avait , ainsi que Cécile , véritablement sympathisé à ma peine , et je me disais intérieurement que je ne serais plus jalouse de l'affection qu'elles avaient l'une pour l'autre , puisqu'il leur en restait encore à me donner.

» Ma mère vint me chercher le lendemain , et on lui raconta mon aventure , sans insister sur la peine que chacun s'était donnée , et , lorsqu'elle voulut y faire allusion , mon oncle répondit avec sa bonté ordinaire :

» — Savez-vous que l'étourderie de Suzanne m'a presque rendu service , en m'obligeant à faire nettoyer mon puits , opération devant laquelle je reculais depuis trop longtemps ; mais,

ajouta-t-il , en me donnant une petite tape sur la joue , apporte-nous désormais ta fraîcheur et ta gaieté ; et non pas ces belles toilettes , qui donnent plus d'embarras que de plaisir.

» Cette amicale admonestation fut accompagnée d'une invitation pour la semaine suivante.

» Au bout de huit jours , j'étais donc de nouveau en route pour Au***, ayant laissé cette fois *mon écrin* dans le fond de ma commode. Tout près de la maison de mon oncle , je rencontrai une jeune fille que j'avais vue souvent aider Suzon dans le ménage ; elle avait , ce jour-là , les yeux rouges de pleurs et l'air fort triste ; je lui en demandai la cause.

» — Oh ! répondit-elle , c'est que mon père est très-malade ; je vais chez madame chercher du bouillon et du sucre.

» — Qu'a-t-il donc , ton père , ma pauvre Jenny ?

» — Il a pris froid l'autre jour , en restant trop longtemps dans le puits , pour chercher quelque chose qui était tombé dans l'eau.

» Alors , je me souvins que Daniel était le père de Jenny ; et la pensée que j'étais la cause de sa maladie me saisit si vivement , que je ne

dis plus un mot ; mais au lieu de monter l'escalier quatre à quatre comme à l'ordinaire, je m'arrêtai presque à chaque marche, comme si j'avais un fantôme devant moi.

» Quoique je fusse , comme toujours accueillie avec la plus grande bonté , je me sentais mal à l'aise ; il me semblait à tout moment qu'on allait parler de la maladie de Daniel et m'accuser d'en être la cause. Quoique au fond je reconnusse que c'était vrai , j'aurais été fâchée si quelqu'un me l'avait dit, et une fausse honte mêlée d'orgueil m'empêchait d'en parler la première. Je fus pourtant bien soulagée , lorsqu'à dîner j'entendis ma tante dire à son mari :

» — Ce brave Daniel va décidément mieux ; le docteur m'a assuré qu'il était hors de danger ; mais on a bien craint une fluxion de poitrine.

» — Bénissons Dieu qui conserve ce père de famille à ses enfants , répondit mon oncle.

» Quant à moi, je ne soufflai mot, et j'aurais eu tant à dire ! mais comme bien d'autres petites filles , je me bornais trop souvent , lorsque mon cœur était ému , à penser *en dedans* au lieu de témoigner *au dehors*. C'est ainsi qu'on

laisse supposer aux personnes qui vous aiment qu'on est indifférent ou ingrat, tandis qu'on est seulement gauche, timide et peu expansif.

» Ayant un poids de moins sur le cœur, je suivis volontiers Sophie dans notre atelier de poterie. Nous désignions ainsi un coin du hangar dont on nous avait permis de disposer et où nous fabriquions avec de la terre glaise toute sorte d'ustensiles, que nous passions au feu dans un petit four en briques; elles en ressortaient aussi dures que de la porcelaine; le vernis laissait, il est vrai, quelque chose à désirer; mais, depuis quelque temps, mon imagination courait après un moyen de perfectionnement, et je croyais l'avoir trouvé. Je voulais, ce jour-là, essayer mon nouveau procédé sur quatre assiettes et une terrine; mais mon travail, loin de m'absorber, comme à l'ordinaire, était comme troublé par l'image du pauvre Daniel, tout pâle et faible dans son lit, et peut-être enrhumé pour longtemps. Tout à coup, une idée me vient, et, me tournant vers Sophie :

» — As-tu, lui dis-je, de grosses aiguilles en bois?

» — Oui ; qu'en veux-tu faire , toi qui détestes de tricoter ?

» — Eh bien ! l'amour du tricot m'arrive , et je vais de ce pas chez l'épicière acheter de la laine.

» — As-tu assez d'argent ? C'est cher , la laine.

» — Celui que j'avais ramassé pour acheter une écharpe rose y passera ; mais c'est égal : je veux commencer un grand ouvrage.

» — Tu le commenceras ; mais pour le finir ?...

» — Tu verras. Allons , viens-tu ?

» — Non ; je ne veux pas abandonner cette soupière avant de l'avoir moulée ; mais Cécile ira avec toi.

» En effet , Cécile , toujours prête à obliger , me conduisit chez l'épicière , où j'achetai un paquet de cette grosse laine d'un brun fauve , que nos montagnards appellent *couleur de la bête* , parce qu'on la carde , la file et l'emploie sans la teindre. C'est la toison des brebis brunes , sans aucun mélange de blanc.

» Munie de l'un de mes pelotons et de deux grandes aiguilles , j'arrivai près de ma tante en lui disant :

» — Voudriez-vous avoir la bonté de me commencer un gilet d'homme avec de grandes manches ?

» — Mais , ma chère enfant , jamais tu ne viendras à bout d'un tel ouvrage ! Qu'en veux-tu faire ?

» — Le donner à Daniel , afin qu'il ne prenne pas froid cet hiver , répondis-je d'une voix basse et tremblante.

» Ma tante , sans dire un mot , prit ma tête entre ses deux mains , m'embrassa tendrement , et se mit à commencer le gilet.

» Pendant les trois jours que je passai à Au*** , j'y travaillai sans relâche , remettant à une autre fois , au grand mécontentement de Sophie , l'essai de mon vernis perfectionné.

» A mon retour à la maison , ma mère me permit de poursuivre mon œuvre pendant les heures destinées aux travaux d'aiguille ; j'y consacrai aussi celles de ma récréation , et au bout de quinze jours , mon ouvrage fut terminé. Maman , pour me témoigner la satisfaction que lui causait mon assiduité , borda elle-même le gilet avec un galon rouge , et jamais élégante toilette n'a excité plus d'admiration que ne m'en inspira ce grossier vête-

ment. Je ne regrettai pas un instant l'écharpe que je lui avais sacrifiée; car je commençais à comprendre qu'une jeune fille peut mieux employer son argent et son temps, qu'à acheter de jolies choses et à les essayer devant son miroir. »

— Et dès lors, grand'mère, vous n'avez plus aimé les jolies robes ni les bijoux? demanda Julie, l'ainée des petites filles.

— Je ne dis pas cela, mon enfant; j'ai encore bien souvent mis mon plaisir dans la vanité; cependant, lorsqu'au jour de l'an suivant, mon parrain me donna un collier de corail assorti à mon bracelet, je ne le reçus pas avec les mêmes transports, et je ne le portais jamais sans une certaine crainte de le perdre; souvent, lorsque j'étais à la promenade ou chez quelque amie, je portais subitement la main à mon cou pour m'assurer que mon collier n'avait pas disparu, et cette pensée venait parfois troubler mon plaisir au milieu de nos jeux.

— Et quand vous êtes devenue grande, aviez-vous toujours la même crainte?

— Plus d'une fois le souvenir de mon aventure d'Au*** s'est offert à ma pensée, lorsque

je me parais de choses beaucoup plus précieuses que mon petit bracelet d'enfant ; mais, en vieillissant , j'ai connu , à leur sujet , des craintes plus sérieuses que celles de les perdre.

— Et que redoutiez-vous donc, grand'mère ?

— De déplaire à Dieu.

— Est-ce que Dieu s'occupait de votre toilette ? dit en ouvrant de grands yeux la petite Mathilde.

— Dieu s'occupe de tout ce qui nous concerne, mon enfant, et il a désigné aux femmes qui désirent lui obéir une parure qui leur convient mieux que les plus somptueuses étoffes et les plus riches bijoux.

— Quelle est donc cette belle chose ?

— Un esprit doux et paisible, c'est-à-dire un aimable caractère, le désir non d'attirer les regards, mais d'être aimée parce qu'on aime, parce qu'on cherche à être utile, à faire plaisir, parce qu'on sacrifie aux autres ses goûts, ses projets, tout naturellement, comme faisait ma cousine Cécile.

— Et qu'est-elle devenue, votre cousine ?

— Elle se repose auprès du Seigneur d'une longue vie de dévouement et de sacrifices.

— Et votre amie Laure est-elle morte aussi ?

— Mon amie Laure est , comme moi , une vieille grand'mère qui aime à rappeler le temps passé , mais qui regarde beaucoup aussi au temps à venir , qui nous réunira aux amis déjà partis pour le ciel , et amènera peu à peu dans cette chère patrie ceux qui resteront encore quelque temps ici-bas après nous.

LES MIRAGES.

Le soleil descend à l'horizon , l'ombre envahit déjà la plaine , tandis que les hautes montagnes et leurs pics neigeux resplendissent comme autant de cratères incandescents ; mais les beautés de ce magnifique couchant n'attirent guère les regards de la joyeuse bande qui prend ses ébats dans une vaste prairie, au bas de laquelle une profonde rivière roule rapidement ses eaux sablonneuses : quatre fillettes et autant de garçons , armés de fourches et de râdeaux, s'agitent autour d'un char, sur lequel s'empile le foin odorant ; chacun apporte sa brassée au maître valet, et nul ne songe que cette herbe sèche et presque brune se dressait

sur le sol il y a à peine trois jours, verte, gracieuse et parsemée de fleurs, dont les jeunes mains qui la froissent aujourd'hui tressaient délicatement des couronnes... Ainsi tout passe, ou plutôt tout meurt; mais aussi, par la bonté de Dieu, tout se renouvelle. Tandis que les vaches et les chevaux se nourriront du foin fauché aujourd'hui, une nouvelle récolte poussera sur le même terrain, une nouvelle année passera sur la tête des jeunes faneurs : puisse-t-elle leur apporter sagesse autant que croissance !

Mais, pendant que nous faisons nos réflexions philosophiques, le char se remplit ; il est comble ; deux forts chevaux sont attelés ; le cocher fait claquer son fouet, pousse un *hue* significatif ; la montagne de fourrage s'ébranle, et les ouvriers, la fourche sur l'épaule, la suivent à pas lents.

— Allons à la grange ! s'écrie l'un des jeunes garçons ; nous aiderons à décharger.

— Bah ! c'est assez travaillé pour aujourd'hui, répond son frère en se laissant tomber sur un *cachet* laissé en arrière.

— Voyez comme l'herbe est rase et unie, dit une petite fille ; ce serait plaisir de danser ;

faisons une ronde. Et aussitôt les petites mains de s'enlacer et les fraîches voix de s'unir pour chanter :

« Nous n'irons plus au bois, etc. »

Après la ronde vient le tour du colin-mailard ; l'espace est grand et libre ; quelques rares pommiers peuvent seuls arrêter la course ; mais on criera gare.

— Voyons, *emprogeons* ! Oh ! c'est toi qui *clignes* ; vite, un foulard.

L'enfant dont les yeux sont bandés, tend les bras, fait le moulinet, poursuit les rieurs et rit à son tour lorsqu'il fait une capture. Mais de tout on se lasse vite, même de jouer dans la prairie ; d'ailleurs, on a tant marché, tant couru toute l'après-midi ! et malgré l'immense gâteau aux cerises, qui est venu, vers quatre heures, réparer les forces des jeunes faneurs, on se sent fatigué, et tous, l'un après l'autre, vont rejoindre celui qui depuis une demi-heure se prélassait sur le *cachet* de foin.

— Oh ! c'est fatigant d'être toujours sur ses jambes, s'écrie l'un des jeunes garçons ; lorsque je serai grand, je me promènerai

beaucoup à cheval, et, dans l'espace d'une heure, je parcourrai autant de chemin que nous en avons fait aujourd'hui, et cela sans être la moitié aussi fatigué.

— Et moi, reprit sa sœur, je voudrai avoir une voiture, une jolie calèche découverte, et là, bien étendue sur les coussins, je me ferai traîner longtemps ! longtemps !

— Quel plaisir de se promener ainsi, ajouta un autre enfant ; mais pourtant, pas toujours dans la campagne ; j'aimerais traverser au galop ces belles allées des promenades des grandes villes, où l'on rencontre des messieurs en habit noir et de belles dames en robes traînantes.

— Ce qui doit être encore plus délicieux, dit l'aîné des garçons, c'est de naviguer ; une chaloupe sur le lac, c'est ce qu'il me faudrait.

— Je préférerais à toutes les promenades un bel et bon voyage : les chemins de fer, les bateaux à vapeur, voilà ce dont j'userai largement lorsque je serai mon maître.

— Pourquoi n'aurais-tu pas aussi un ballon à tes ordres ? dit en souriant la plus jeune sœur du petit aventureux.

— Qui sait, répondit celui-ci sans se dé-

concerter ; dans quelques années , on emploiera peut-être facilement ce moyen de transport , et je ne serai certainement pas le dernier à en user.

— On ferait alors tant de chemin en si peu de temps , reprit l'une des jeunes filles , qu'on pourrait visiter beaucoup de pays.

— Oh ! ce serait ravissant de voir des pays étrangers ! quelle contrée aimerais-tu parcourir ?

— Le monde entier , si c'était possible , répondit la fillette à qui s'adressait la question ; mais je commencerais par les belles villes où les maisons ressemblent à des palais et où l'on voit sur les promenades de longues files de voitures avec des laquais en livrée.

— Moi , dit un autre , je préférerais les pays chauds , où les arbres ont des feuilles grandes comme un parapluie , et des fruits bien meilleurs que les nôtres ; figurez-vous quel plaisir de manger des dattes fraîches , des bananes et des noix de coco !

— Eh bien ! moi , tout au contraire , s'écria l'aîné des garçons , ce sont les pays froids qui me font envie : la Suède , la Norwège , peut-être la Laponie , ou bien ces grands steppes

de la Russie où l'on parcourt des milliers de lieues en traîneau; que sont nos pauvres petites *cages* à côté de ça! et encore, c'est à peine si nous pouvons nous en servir huit ou dix fois par hiver.

— Grand bien te fasse avec tes voyages en traîneau et tes haltes sous les huttes de neige; moi, je préfère la zone tempérée, reprit son frère; mes désirs ne s'élèvent ni plus haut, ni plus loin que l'Italie : ses bois d'orangers, ses beaux palais de marbre et ses galeries de tableaux.

— Pour moi, s'écria la plus jeune des fillettes, c'est à Paris que je voudrais aller; il y a de si jolis magasins et de si bons pâtisseries!

— Mirage, mirage, dit une voix grave et douce, s'élevant derrière le tas de foin. Toutes les jeunes têtes se retournent; la rougeur de la surprise couvre les fronts et les petites bouches laissent échapper simultanément ces exclamations : « Oh ! madame ! — Quoi ! c'est vous, grand'mère ? — Ah ! vous nous avez entendus !... »

En effet, tandis que les enfants bâtissaient leurs châteaux en Espagne, une vieille dame,

qui était assise au pied d'un chêne, tout en maniant son crochet, avait suivi les mouvements et recueilli les paroles de la joyeuse bande dont elle interrompit le babil par le mot *mirage*, qu'elle prononça en s'approchant.

Très-vite revenu de sa surprise, le plus impétueux des garçons s'écria d'un ton résolu :

— Les mirages ne sont que des illusions, grand'mère, tandis que les pays dont nous parlons existent réellement.

— Il est des mirages qui ne s'évanouissent pas comme de la fumée, mais qui ne sont pas pour cela moins trompeurs, répondit avec calme la vieille dame.

— Qu'est-ce qu'un mirage? demanda la plus jeune des fillettes.

— Comment! tu ne le sais pas? repartit un peu brusquement son frère: ce sont des villes, des villages, de beaux arbres, des fontaines, qu'on aperçoit de loin dans le désert; on y court dans l'espoir de se désaltérer, et lorsqu'on approche, tout a disparu; on ne trouve pas plus d'eau ni d'ombrage que sur ma main.

— Mais alors, c'est comme un conte de fées ?

— Seulement, la fée n'est autre chose qu'une illusion d'optique, reprit d'un air péremptoire le jeune garçon.

— Une illusion d'optique, qu'est-ce que cela veut dire, grand'mère ? s'écria la petite fille que la définition de son frère satisfaisait médiocrement.

— Ce serait un peu long à t'expliquer, mon enfant ; et les mirages dont je parlais tout à l'heure ne sont pas tout à fait de cette nature ; il est vrai cependant, comme l'a dit ton frère, que par un singulier jeu de lumière, on aperçoit sur les sables du désert des arbres et des fontaines, qui attirent le voyageur ; mais, comme un tableau mouvant, ils s'évanouissent à son approche.

— Oh ! combien ce doit être désagréable d'être ainsi attrapé ! s'écria l'un des enfants.

— Oui, sans doute ; aussi donne-t-on symboliquement le nom de mirage à quelques-unes des déceptions dont la vie est semée.

— Est-ce qu'une déception est un grand chagrin ?

— Le chagrin est proportionné au mécompte ; car il arrive souvent que la posses-

sion des choses que nous avons le plus désirées, qui nous paraissaient merveilleusement belles à distance, ne nous satisfait pas plus que le mirage du désert.

— Oh ! madame, s'écria l'une des jeunes filles, vous croyez que nous ne serions pas satisfaits, si nous visitions les pays lointains, si nous pouvions admirer tant de belles choses ?

— Ou si Louis avait un beau cheval et moi une bonne voiture ?

— Qui sait ? le cheval serait peut-être rétif, les coussins de la voiture un peu durs, et les pays moins agréables que celui de votre naissance.

— Mais enfin, ce serait du nouveau.

— Le nouveau n'est pas toujours supérieur à l'ancien ; mais c'est ce que l'on croit difficilement à votre âge ; l'expérience seule démontre cette vérité, et souvent même avant qu'on soit bien vieux. Si vous voulez m'accorder une petite place sur votre canapé rustique, je vous raconterai une de mes grandes déceptions, alors que j'étais une toute petite fille.

— Oh ! oui, grand'mère ; oh ! oui, madame, s'écrièrent tous les enfants en se levant, pour disposer au centre du *cachet* un espèce de creux

en forme de fauteuil, dans lequel s'enfonça la vieille dame. Le jeune auditoire prit place autour d'elle, et, par le plus respectueux silence, l'invita à prendre la parole :

« Je vous ai souvent parlé, » dit-elle, « de mon pays natal ; vous connaissez presque ces chères et belles Cévennes, dont les vertes prairies et les eaux aussi fraîches qu'abondantes excitent l'admiration de tous les voyageurs. Eh bien ! figurez-vous que j'étais si accoutumée à voir couler les quatre jets de la grande fontaine placée devant notre maison, à fouler dans toutes mes promenades l'herbe fleurie, à me rassasier des fruits savoureux dont les arbres sont abondamment chargés, que je ne sentais pas le privilège d'habiter une telle contrée, et souvent, comme vous, je rêvais à de nouveaux pays ; la perspective d'un voyage m'eût transportée de joie.

» Mais s'il est des personnes qui soupirent sans cesse après l'inconnu, il y en a d'autres qui, réalisant ce proverbe : « Pour chaque oiseau son nid est beau, » ne veulent point admettre qu'aucun pays puisse être non pas supérieur, mais même comparable au leur. De ce nombre était ma bonne, qui, sans cesse,

me vantait la beauté et les agréments de son village. Ce qui me séduisait le plus dans ses descriptions, c'était les troupeaux de brebis et leur excellent lait ; « quel bonheur, » pensais-je, « si je pouvais un jour m'en régaler tout à mon aise et assister à la confection de ces petits fromages blancs dont la mère de Victoire nous a apporté un échantillon ; et puis si j'apprenais à filer la laine de ces moutons, ce serait bien plus amusant que les surjets et les ourlets qu'on me fait faire et souvent, hélas ! défaire. »

» Ma bonne, qui se plaisait à exciter mon désir de connaître son village, me dit que le moyen de le réaliser serait d'obtenir la permission, pour elle et pour moi, d'aller y passer trois jours, lors de la fête patronale. Dès lors je n'eus ni trêve ni repos jusqu'à ce que j'eusse obtenu cette permission que maman semblait peu disposée à m'accorder ; mais mon père, toujours si empressé à me faire plaisir, surmonta les difficultés, en disant qu'il avait l'intention d'aller, le jour de cette fête, visiter une ferme qu'il possédait tout près du village de Victoire. Alors tout s'arrangea selon mes vœux, et, pendant les quinze jours qui s'écoulèrent avant leur réalisation, je ne rêvais que

blanches brebis, paille fraîche et baquets de lait.

» — Souviens-toi, » disais-je à Victoire, « que je veux coucher dans la grange : point de lit, point de matelas, un grand creux dans la paille où je me blottirai comme une souris. » Je travaillais avec une ardeur inusitée à ourler un beau fichu d'indienne que je devais porter à la mère de ma bonne, et la veille du jour où nous devions partir, mon impatience était telle, que je ne pouvais tenir en place, et j'étais si agitée, en me mettant au lit, que par extraordinaire le sommeil se fit attendre.

» A l'aube naissante, Victoire me réveilla, et ma toilette fut bientôt faite; mon petit sac était prêt de la veille; avant de le fermer, ma mère voulut y introduire un cornet de sucre et quelques petits pains; mais je repoussai dédaigneusement ces provisions :

« — Comment! je vais dans le pays du blé, et j'emporterais du pain de la ville, et puis du sucre pour gâter la saveur de ce bon lait chaud et épais! » Maman se prit à sourire et emporta ses provisions.

» Le père Jaubert était à la porte avec sa

mule, sur les flancs de laquelle pendaient deux grandes corbeilles assez semblables à un berceau d'enfant. Dans l'une étaient entassées les emplettes du bonhomme, l'autre ne contenait qu'une couche de paille, sur laquelle mon père me plaça en me recommandant de ne pas trop me pencher sur le bord ; puis il m'embrassa, en ajoutant : — Demain matin, je serai à R***, et si tu t'ennuies, je te ramènerai le soir.

» — Oh ! papa, m'ennuyer ! c'est seulement dommage que maman ne nous accorde que trois jours.

» — Tu trouveras peut-être que c'est bien assez, reprit ma mère en souriant.

» Victoire prit place sur le bât de la mule, entre les deux corbeilles, le père fit claquer son fouet et nous nous mîmes en marche. Pendant une demi-heure nous côtoyâmes la rivière qui arrose nos prairies, et, comme cette route m'était familière, mon attention ne s'éveilla que lorsque nous commençâmes à gravir une longue et sinueuse côte qui, peu après, devint assez escarpée pour que le bonhomme Jaubert, dans le dessein d'épargner sa mule, priât sa fille de continuer la route à

pied. Aux derniers tournants de la côte, la végétation devint rare : plus de mûriers, quelques maigres châtaigniers, puis plus rien que du buis tapissant les abruptes moraines qui encaissent le sentier ; mais ces buis étaient si verts, et leurs petites fleurs blanches répandaient une si douce odeur ! Victoire en cueillit un bouquet qu'elle jeta sur mes genoux en disant : — Voilà ce qui nourrit les abeilles qui font ce beau miel blanc, qu'on vous porte de la ferme.

» — Ah ! c'est pour cela que le miel du *Causse* est renommé.

» — Il n'y a pas que son miel, reprit Jaubert ; on vient de loin pour chercher nos fromages, et sans notre blé les Cévennes manqueraient souvent de pain.

» Vous allez peut-être, mes enfants, » poursuivit la vieille dame, « me demander où est situé ce pays appelé *Causse*, dont vous n'avez vu le nom sur aucune carte de géographie. On désigne ainsi certains plateaux des montagnes des Cévennes, où la nature du terrain argileux et sec ne permet d'autre culture que celle des céréales, et où d'immenses landes, couvertes de genets et de bruyères,

nourrissent de nombreux troupeaux. La rareté de l'eau exclut presque toute végétation ; à peine quelques poiriers sauvages (ceux qu'on appelle ici des *blessous*) émargent-ils de distance en distance , dans les haies d'épines qui entourent les grands champs de blé , de pois et de lentilles ; et dans ces champs , ce qui semble pousser le plus abondamment ce sont les pierres ; aussi n'est-il pas question d'employer la charrue pour le labour : c'est la main de l'homme qui bêche la terre dans les espaces libres entre les rochers , puis elle répand la semence presque grain à grain. Lorsque la récolte est mûre , on ne recourt pas à la faux pour l'abattre , et vous ne verriez point , comme dans la plaine du pays de G*** , ces longs sillons dorés que forment les épis couchés sur la terre en attendant qu'on les réunisse en gerbe. Non , c'est presque épi après épi , qu'à l'aide d'une serpe , le *Causse-nard* recueille le grain qui constitue sa richesse. Au moment de la moisson , hommes , femmes et enfants se répandent dans les champs où chacun travaille selon la mesure de ses forces. Les plantes de pois , de lentilles et de fèves , arrachées aussi une à une , sont confiées aux enfants qui les

dépouillent des gousses, que plus tard on écosse en famille, sur l'aire ou autour du foyer. Le jour où nous traversâmes cette plaine, fertile au fond, malgré son apparente stérilité, les blés étaient coupés et la sécheresse était telle qu'on aurait dit, à la couleur des bouts de paille restés sur pied, que le feu avait passé par là; aussi m'écriai-je étonnée : — Mais ce n'est pas vert ici comme nos prairies !

» — Ce serait du beau, ma petite demoiselle, repartit le père Jaubert, si c'était vert ! le blé vert au mois d'août ! qui est-ce qui mangerait du pain en janvier ? il vous faut venir au mois de mai, si vous aimez tant la verdure.

» — Si, au moins, il y avait encore par-ci par-là quelques plantes de buis.

» — Ah ! oui, du buis sur le plateau ! les racines ne nous arrangeraient pas pour les semailles ; c'est bon dans les *combes*.

» — C'est pourtant bien joli, un peu de verdure.

» — C'est pas le joli qui fait manger, petite demoiselle, grommela le bonhomme en stimulant sa mule. La pauvre bête marchait lentement ; il faisait si chaud ! et peut-être comme moi avait-elle soif.

» — Victoire, si nous passons devant une fontaine, j'aimerai boire, dis-je à ma bonne.

» — Oh! ma petite, il n'y a ni fontaine ni ruisseau par ici.

» — Vraiment! et avec quoi arrose-t-on?

» — Avec l'eau du ciel, quand il en tombe, répondit le père; et puis le blé, voyez-vous, ça n'a pas besoin de tant d'humidité.

» Tandis que Jaubert répondait à mes questions, sa fille avait avisé au bord de la route un poirier sauvage qu'elle secouait de toute la vigueur de son bras, et dont à grand peine elle fit tomber deux ou trois petites poires qu'elle jeta sur mes genoux, en disant :

» — Voilà pour vous désaltérer.

» Je portai avidement ces fruits à ma bouche; mais ils étaient durs, âcres et sans jus; je pensai alors involontairement aux belles poires cramoisines, dont la veille j'avais croqué au moins une douzaine, en me promenant dans notre jardin. Ma bonne, voyant bien que ses *blessous* ne me régalaient guère, se mit à la recherche d'une espèce de baie d'un bleu violet, qui croît sur les haies, et m'en apporta triomphalement plein le creux de sa main :

» — Voilà qui est excellent, dit-elle; ce

sont les *agranelles* dont je vous ai souvent parlé.

» Et qui vous régalaient tant , lorsque vous étiez petite , répondis-je en prenant les fruits.

» — Et même depuis que je suis grande , reprit Victoire ; ça vaut mieux que des fraises et c'est plus rafraîchissant que les framboises.

» C'était du moins plus acide, et bien propre à agacer les dents ; mais comme en fait de fruits on n'est pas trop difficile à dix ans , je mangeai les *agranelles* sans trop faire la grimace.

» — Nous y voici bientôt , s'écria Victoire en me désignant cinq à six maisons basses et noires , à cinquante pas de nous ; la mule sentant son étable , hâta le pas , et ses fers résonnèrent bientôt , non sur le pavé , luxe inconnu en ce pays , mais sur le roc inégal et nu qui forme une espèce de rue entre deux courtes rangées de maisons ou plutôt de baraques. Je me demandai si c'était là le beau village tant vanté par ma bonne , et n'en fus convaincue que lorsque la mule s'arrêta devant la petite porte ronde ouvrant sur une cour. Une bonne vieille femme accourut les bras ouverts , et ,

après avoir embrassé sa fille, elle s'approcha de moi en disant :

» — Ah ! voilà la petite demoiselle ; on est bien content de la voir ; et son bras robuste , m'enlevant de mon lit de paille , me déposa sur le sol. Puis, faisant l'inspection du contenu de la seconde corbeille , elle gronda un peu son homme à propos de commissions oubliées ou mal faites , et nous introduisit enfin dans une pièce basse , sombre , n'ayant pour plancher que la terre battue , mêlée de gravier. Un grand lit à rideaux de serge verte , placé dans le fond , et le foyer flanqué d'une marmite , indiquaient que cette pièce servait à la fois de cuisine et de chambre à coucher.

» — Etes-vous bien fatiguée , petite demoiselle ? demanda la mère Jaubert.

» — Non ; mais j'ai bien soif.

» — Oh ! bien , il y a là de l'eau dans la cruche , Victoire. Et ma bonne de m'offrir un verre d'eau , que j'avalai d'un trait , toute tiède qu'elle était.

» — Faudra en avoir de plus fraîche pour le dîner ; veux-tu aller à la citerne ? dit la mère.

» Victoire prit la cruche et je la suivis ,

curieuse de voir une citerne. A peine étions-nous dans la rue, que sur chaque porte parurent une ou deux femmes, curieuses à leur tour de voir une jeune citadine. A vingt pas de la dernière maison, j'aperçus une espèce de caverne ou plutôt de trou profond, dans lequel on descendait à l'aide de quelques marches taillées dans le roc, et que je n'aurais pu franchir si ma bonne ne m'eût solidement soutenue. Au pied de ce rustique escalier se trouvait un nouveau trou, creusé en terre, sur le bord duquel reposait un seau en bois, attaché à une longue corde, qui était elle-même scellée dans le roc. Victoire plongea ce seau dans le trou et le retira plein d'une eau plus fraîche que celle que j'avais bue à la maison, mais d'un goût saumâtre.

» — D'où vient, m'écriai-je que cette eau est si douce ? celle de notre fontaine n'a d'autre goût que la fraîcheur.

» — C'est que chez vous c'est de l'eau de source, et ici on n'a que l'eau de la pluie.

» — Comment ! c'est la pluie qu'on boit comme ça ?

» — C'est toujours l'eau du bon Dieu ; seulement, au lieu de sortir de terre, elle tombe

du ciel et on la ramasse là, dans ce grand creux, où elle se filtre.

» — Et c'est ce creux qu'on appelle une citerne ?

» — Précisément.

» — Alors, s'il ne pleuvait pas, on n'aurait rien à boire ?

» — Oh ! il pleut toujours, peu ou prou ; mais quand la sécheresse est longue, on tire un peu la langue, surtout le bétail.

» — On ne l'amène donc pas boire à la rivière ?

» — Nous n'avons pas de rivière, je vous l'ai déjà dit ; mais il y a une plus grande citerne à l'autre bout du village, et c'est là qu'on abreuve les bêtes.

» Je pensai à part moi que nos bœufs et nos chevaux se désaltéraient plus à leur aise, dans la large rivière qui coule au bas de la campagne de mon père ; mais, je me bornai à dire à Victoire :

» — Eh bien, ici, j'aimerais mieux boire du lait que de l'eau.

» — Oh ! vous en aurez, et du bon ; j'ai recommandé à ma mère de nous faire une soupe au lait.

» Nous trouvâmes, en effet, la mère Jaubert occupée à faire bouillir un grand pot de lait, qu'elle versa sur des tranches de pain, préparées dans un plat creux.

» — On n'aura pas grand'chose à côté de ça pour dîner, dit la brave femme; nous gardons le meilleur pour demain, car c'est la fête.

» — Oh ! répondis-je, il y a bien de quoi se satisfaire avec cette gamelle d'excellente soupe.

» Et j'attaquai aussitôt l'assiette placée devant moi. Puis vint une espèce de salade aux lentilles.

» — C'est du pays, ça, dit le père; quand la Victoire était petite, elle en faisait toujours la cueillette.

» — Oh ! oui, j'en ai pas mal ramassé de ces petites graines, reprit ma bonne.

» Un fromage de brebis termina le repas, que j'aurais trouvé excellent si le pain n'avait eu un certain goût amer, qui se communiquait aux autres aliments. La mère Jaubert surprit sans doute la grimace que je faisais en le mâchant, car elle me dit :

» — Notre pain n'est pas du tout bon, cette année, à cause de l'*amarelle*.

» — Qu'est-ce que l'*amarelle*? demandai-je.

» — C'est un tout petit grain noir, qui croît en même temps que le blé, et se mêle à lui.

» — Ne pourrait-on pas les séparer après qu'il est battu?

» — Ah! oui, reprit le père en riant; faudrait trier le blé grain à grain, et on a le temps pour ça? et puis, voyez-vous, cette graine rend aussi de la farine; vaut mieux manger son pain amer et en avoir davantage; on s'accoutume à ce goût.

» Je me dis que cette habitude ne devait pas se prendre aisément, et je vis alors, par la pensée, à côté de cette grosse miche brune, les petits pains blancs que j'avais si dédaigneusement repoussés le matin même.

» — J'aimerais bien voir les brebis? dis-je à Victoire après le repas.

» — Oh! nous n'en avons pas beaucoup ici: c'est à la ferme de votre papa que vous verrez un beau troupeau.

» — Montrez-moi le vôtre, en attendant.

» Nous sortîmes dans la cour; ma bonne ouvrit une porte encore plus basse que celle de la cuisine: des bêlements se firent entendre, et trois ou quatre museaux effilés apparurent

sur le seuil ; je m'étais munie d'un peu de pain , que j'offris à ces pauvres bêtes , heureuses de le laper sur ma main ; mais je ne trouvai pas , à les caresser , le plaisir que je m'étais promis : leur toison était sèche , sale , et ma main , en s'y enfonçant , contracta une odeur de graisse qui me poursuivit tout le reste du jour. L'étable , ou plutôt la niche à laquelle on donnait ce nom , n'était pas non plus fort propre ; mes pieds enfonçaient dans un fumier liquide dont j'eus hâte de les retirer.

» — Ce sont ces brebis qui donnent du lait ? dis-je en rentrant dans la cour.

» — Oui , mademoiselle , et ma mère en fait des fromages ; de temps en temps même un peu de beurre.

» Quelques instants après , nous étions en route pour la Grand'ferme , ainsi qu'on appelait dans le pays la propriété de mon père ; et , tandis que nous parcourions le sentier à peine tracé à travers des champs rocailleux : — Voilà de belles terres , disait Victoire ; faut voir quand le blé est mûr : ça semble tout d'or.

» Nous fûmes reçues avec force exclamations

de joie et de surprise, et l'on me rendit les honneurs dus à la fille du maître. Le troupeau rentrait, et je m'amusai beaucoup à voir défiler ces longues rangées de brebis conduites par deux jeunes garçons qu'escortait un gros chien, et que semblaient protéger quatre béliers à cornes formidables.

» — Je vais traire, dit la fermière, et la petite demoiselle aura du lait tout chaud.

» — C'est ce qu'elle désire, répondit Victoire.

» On apporta dans la cour les ustensiles nécessaires, et la fermière, allant avec son seillot d'une brebis à l'autre, l'eut bientôt rempli d'un lait épais et mousseux dont j'avalai une grande tasse.

» — N'est-ce pas que c'est bon? me dit la fermière.

» — Excellent! répondis-je de tout cœur.

» — C'est qu'aussi on y prend peine pour qu'il ne sente pas le *surge*; les bêtes sont proprement tenues; mon homme n'épargne pas la paille dans l'écurie.

» J'appris depuis que le lait contracte ce que les paysans appellent le goût de *surge*, lorsque le manque de litière, la saleté de

l'étable , en un mot , graisse la laine sur le dos des brebis. C'était sans doute le cas de celles du père Jaubert ; car en caressant celles de la ferme , ma main ne sentit pas ce contact huileux qui communiquait une si mauvaise odeur.

» Quand on eut fini de traire et que j'eus avalé une seconde tasse de lait , on m'introduisit dans la grande cuisine contenant tous les engins de laiterie ; c'était fort propre et si appétissant que quoique ayant déjà bu du lait raisonnablement , je me laissai tenter par une tasse de petit-lait , si frais , si doux !

» — Tiens , dit la fermière à Victoire , en lui donnant une des petites formes de terre d'où découlait ce petit-lait et qui était remplie de lait caillé en train de devenir fromage ; tiens , emporte cette tasse , la petite demoiselle s'en réglera ce soir.

» — Oh ! oui , dis-je ; je serai si contente de goûter ces fromages tout frais.

» — Tu devrais aussi prendre un morceau de jambon , ajouta la fermière ; j'en ai là du très-bon , qu'on a cuit pour demain.

» — Oh ! non , non , m'écriai-je ; je ne veux vivre ici que de laitage.

» — Prenez garde qu'à la fin ça ne vous

tourne le cœur, dit la bonne femme en replaçant son jambon sur la huche.

» — C'est une idée, reprit Victoire; depuis des mois, elle rêve de venir ici pour avoir du lait tout *son soûl*.

» En retournant au village, nous traversâmes l'aire communale que plusieurs garçons étaient occupés à balayer et à disposer de manière qu'elle pût servir de salle de bal. Cette aire, grande place carrée, est le seul endroit pavé ou plutôt dallé du pays. C'est sur ces grandes pierrres plates, qui forment un sol, qu'on dépique le blé, non avec des fléaux comme ici, le *Caussenard* ne sait pas ce que c'est que de *battre en grange*, vu qu'il n'a pas de grange assez grande pour enfermer sa récolte, qu'il vend, du reste, à peine ramassée. On entasse donc les gerbes en énorme tas (*gerbiers*) autour de l'aire; puis, chaque propriétaire vient à son tour avec un cheval ou une mule; il jonche le sol d'épis sur lesquels il fait piétiner sa bête en tournant avec elle comme un moulinet. Le grain ainsi sorti de sa gousse, on le passe au van pour le séparer de la balle et le rendre assez propre pour qu'il soit porté au marché. Les grandes fermes ont

une petite aire, sur laquelle on ne dépique que leur blé, tandis que celle du village sert à tous ceux qui veulent y louer une place. Cette manière de procéder, assez primitive, est, je me figure, celle dont usaient les patriarches. Vous voyez Gédéon recevoir sur son aire la visite de l'ange de l'Eternel, David offrir un sacrifice sur celle d'Arauna. Nos premiers pères n'avaient probablement pas plus que les *Caussenards* la notion des battoirs mécaniques; et bien des années s'écouleront encore avant que cette moderne invention pénètre sur les plateaux du *Causse*. Du reste, ce ne serait point un avantage pour des paysans dont les bras sont en quelque sorte la seule fortune, et qui gagnent leur pain à la sueur de leur visage, dans toute l'acception du terme.

» — Est-ce que la demoiselle viendra danser ici demain? dit à Victoire un des garçons qui balayait.

» — Si vous êtes assez bien appris pour elle, on verra, répondit ma bonne en riant; et nous gagnâmes le logis.

» La mère Jaubert avait, elle aussi, trait ses brebis, et était en train de mêler le lait à

la *présure* (ingrédient qui le fait cailler). Je la priai de me céder le manche de sa grande cuiller de bois, et j'eus grand plaisir à la faire tourner dans ce blanc liquide. Je ne voulus, pour mon souper, que le fromage frais de la ferme.

» — Il y faudrait du sucre, dit la mère en le plaçant sur une assiette; j'avais recommandé à ton père d'en porter un peu, et il l'a oublié.

» — Madame voulait nous en donner, mais la petite ne l'a pas voulu, répondit Victoire.

» — Demain il y aura mieux que du lait caillé, dit le vieux père en se frottant les mains; on fera cuire l'*horloge* pour se régaler.

» — L'*horloge*! qu'est-ce donc? m'écriai-je en ouvrant de grands yeux.

» — Oh! oh! vous ne savez pas? Eh bien! vous verrez; allez seulement dormir tranquille; il ne vous réveillera pas demain de grand matin.

» Alors s'agita la question du coucher: la bonne mère voulait m'arranger un lit à terre sur son propre matelas; mais je déclarai résolûment vouloir coucher sur la paille fraîche; je m'en réjouissais d'avance.

» — A votre aise, me dit le vieux bon-

homme; moi je préfère dormir entre deux toiles.

» — On mettra un drap sur la paille ; puis-
qu'elle a cette fantaisie, il faut la lui laisser pas-
ser. Et en disant cela, ma bonne prit un drap
de toile grossière, mais, hélas ! très-usée proba-
blement ; et, me tirant par la main, elle monta
une espèce d'échelle conduisant à ce qu'on ap-
pelait la grange , mais qui n'était qu'une sou-
pente remplie de paille très-fraîche, il est vrai.
« — Oh ! qu'il fait noir ! m'écriai-je en y en-
trant ; allez donc chercher de la lumière ?

» — Ah ! oui , une chandelle , n'est-ce pas ?
pour mettre le feu ; on ne vient pas même avec
une lanterne ici, et puis il n'est pas besoin de
voir clair pour dormir. Voyons , que je vous
deshabille ; ce sera bientôt fait.

» Mes vêtements ôtés, je m'étendis avec dé-
lice sur mon agreste couche , et ne tardai pas
à m'endormir. Comme, d'ordinaire, mon pre-
mier sommeil était mon seul sommeil , et que
le jour seul en pénétrant dans ma chambre
me réveillait , je crus, en ouvrant les yeux ,
que nous étions au matin, et j'appelai Victoire.

» — Qu'est-ce qui vous arrive donc ? ré-
pondit-elle d'une voix endormie.

» — Il est peut-être déjà tard , lui dis-je ; le jour ne pénètre pas ici.

» — Oui , le jour : c'est à peine minuit ; qu'est-ce qui vous prend de vous réveiller à cette heure ?

» — Je ne sais pas ; mais j'ai des démangeaisons dans tout le corps ; puis il m'est entré de la paille dans les cheveux et ça pique.

» — Allons , n'y faites pas attention ; ce sont quelques puces sans doute ; lorsqu'on vient coucher sur la paille ça les attire.

» — Mais je ne les aime pas , les puces , vous le savez.

» — Il faut un peu les supporter aujourd'hui ; voyez-vous , à la guerre comme à la guerre.

» Ce fut , en effet , une terrible guerre que j'eus à soutenir tant contre ces détestables insectes que contre les brins de paille qui , pénétrant à travers la toile usée du drap de lit , piquaient tout mon corps comme autant de pointes d'épingle. Tandis que je me tournais et retournais en gémissant , ma bonne , qui avait le sommeil ou la peau plus robuste , ne m'écoutait plus et ronflait. Ce ne fut que vers l'aube qu'enfin je m'endormis du som-

meil pesant et heureux de la fatigue, et il faisait grand soleil lorsque je fus réveillée par la voix de mon père, qui du bas de l'échelle me criait :

» — Eh bien, petite souris, comment te trouves-tu dans ton grenier ?

» — Ah ! cher papa, m'écriai-je, sans répondre à sa question ; vous êtes là ! quel bonheur !

» Victoire vint m'habiller, et ce fut vite fait, tant j'avais hâte de descendre.

» Je me sentais la tête pesante et un certain mal de cœur, résultant encore plus des excès de laitage que j'avais faits la veille que de ma mauvaise nuit ; aussi, lorsque, dès mon entrée à la cuisine, la mère Jaubert me présenta une tasse de lait en disant : « Voilà qui vous attend depuis une heure, » je ne la saisis pas avec avidité ; et même, en avalant ce breuvage, j'éprouvai une répugnance que je n'osais manifester. « C'était, » pensais-je, « sent le *surge* ; il est loin d'être aussi bon que celui de la ferme ; les brebis du père Jaubert sont si sales. »

» — Tu te régales à ton aise ? dit mon père en souriant. Et, n'osant répondre négativement, je me sentis rougir.

» — Veux-tu venir à la ferme? ajouta-t-il.

» J'en avais grande envie; mais lorsque j'entendis la mère Jaubert s'écrier d'un air surpris et presque indigné :

» — Est-ce que la petite demoiselle ne dînerait pas avec nous, par hasard ?

» Je me hâtai de répondre qu'étant allée la veille à la ferme, cela me suffisait. D'ailleurs, j'avoue que j'étais un peu curieuse de voir ce qu'était cette *horloge* dont on comptait me régaler, et qui me semblait contenir une marmite autour de laquelle la mère s'agitait, et d'où s'exhalait une saveur de ragoût qui réjouissait mon estomac affadi.

» En attendant l'heure du repas, j'allai, avec Victoire, sur une petite place, devant l'église, où quelques marchands ambulants étalaient avec pompe des rubans aux couleurs saillantes, des dragées de plâtre, des biscotins rances, etc.

» — N'est-ce pas que c'est joli? me dit Victoire.

» — Mais on voit tous les jours de plus jolies choses que cela, à la ville.

» — Oh ! oui, dans les magasins, mais pas sur une place; et puis, voyez-vous, ce qui

charme, c'est que ça n'arrive qu'une fois l'an ; ce qu'on voit chaque jour, on s'y habitue, quelque beau que ce soit.

» Plusieurs femmes arrêtaient Victoire, tout en me regardant du coin de l'œil ; car, évidemment, j'étais une des curiosités de la foire, et les petites filles qui suivaient leurs mères paraissaient me considérer comme une poupée d'une autre espèce que celles des étalages. Je voulus leur adresser la parole, mais elles baissèrent la tête en rougissant, et s'enfuirent à toutes jambes, lorsque je leur tendis la main.

» — Elles sont bien sauvages, ces petites, dis-je à Victoire.

» — Elles sont *honteuses* devant quelqu'un de la ville ; mais, si vous restiez quelques jours ici, elles se familiariseraient, et vous verriez alors que leur langue est aussi bien pendue que la vôtre.

» Le bonhomme Jaubert nous attendait devant la porte : « Arrivez vite, » nous cria-t-il, « tout est prêt ! » En effet, la mère Jaubert avait étendu sur la table un essuie-main en guise de nappe, et ce luxe inusité inspirait au père un tel respect, qu'il osait à peine prendre place auprès de cette table, au centre de laquelle

fumait un grand plat qu'il attira vers lui d'une main, tandis que de l'autre il sortait de sa poche un gros couteau-serpette. Alors seulement, je découvris que le contenu du plat était une volaille, dont les longues pattes armées de griffes et le bec formidable, m'avaient d'abord paru les tiges de quelque étrange légume.

» — Et l'*horloge*? dis-je tout bas à Victoire, tandis que son père, attaquant le rôti avec sa serpette, l'apostrophait en ces termes :

» — Oh! coquin, tu ne me réveilleras plus avant le jour, lorsque j'aurai envie de *rou-piller* encore un peu.

» — L'*horloge*? me répondit Victoire en souriant, mais c'est ça; et elle désignait la bête que son père s'efforçait en vain d'écarter.

» — Voyez ça, disait le bonhomme; il me résiste, tout mort qu'il est. Ah! tu n'es pas content de m'avoir réveillé pendant six ans; tu veux encore me faire enrager! Et, tout en continuant à apostropher l'innocente bête, le vieux père tirait en tout sens ses membres étiques, et parvint plus avec ses doigts qu'avec son couteau à détacher quelques lambeaux de

chair ou plutôt de peau , qu'il plaça sur mon assiette ; peu à peu chacun eut sa portion , et celle du bonhomme ne fut pas la moindre.

» Mes jeunes dents s'évertuaient en vain à mâcher la mienne ; impossible d'y parvenir , et force me fut d'avaler après avoir sucé. Ce n'était certes pas un régal , et pourtant j'éprouvais un certain plaisir en retrouvant une nourriture un peu substantielle. Quant au vieux Jaubert , il se délectait , rongait à blanc les moindres os , et , se tournant vers sa ménagère : — Femme , dit-il , c'est bien apprêté ; il est sûr qu'on n'a pas tous les jours une aussi belle pièce.

» — C'est pour ça que je n'ai pas mis autre chose pour dîner qu'une *recuite* ; la petite demoiselle l'aimera.

» La *recuite*, ou résidu du petit-lait , était pour nous un grand régal , lorsque notre fermier nous en apportait une ; mais ce jour-là son nom seul me souleva le cœur , tant j'étais déjà rassasiée de laitage , et surtout de celui de la mère Jaubert. Je me laissai cependant servir sans mot dire ; mais , me tournant vers Victoire : — Donnez-moi un peu de sel ?

» — Comment ! du sel ? fit-elle ; c'est du

sucre qu'on y met ordinairement chez vous.

» — Oui, avec de l'eau de fleur d'oranger, mais ici j'ai envie d'essayer de la saler.

» — A votre aise, répondit ma bonne, en plaçant devant moi un morceau de papier, sur lequel était un peu de sel gris.

» Ainsi assaisonnée, la recuite me parut moins fade, et je la mangeai de si bonne grâce que, lorsque je quittai la table, mes hôtes paraissaient convaincus que je n'avais, de ma vie, fait un aussi bon repas.

» — A présent, allons à la fête, dit Victoire en me présentant mon chapeau; et nous sortîmes de la maison.

» L'aire était envahie par une foule en habits de gala; et, sur un tréteau en planches brutes trônaient deux ou trois joueurs de hautbois. Le hautbois est une espèce de cornemuse fort en usage chez nos paysans; on prétend que dans certaines localités l'art de jouer de cet instrument atteint une telle perfection, que son harmonie flatte les oreilles les plus musicales; mais sur le *Causse* on n'en tire que des sons aigres et criards. Ces sons avaient cependant la puissance de stimuler la jeunesse; car, malgré l'extrême chaleur, filles et garçons se

déménaiement à qui mieux mieux , sur le pavé brûlant.

» — Une *bourrée*, ma petite demoiselle, me dit un jeune gars en veste de futaine ; et, me prenant par la main , il me fit exécuter cette danse nationale, au grand amusement de mon père, qui survint, pendant que, rouge de plaisir, je battais des mains et plaçais alternativement mes poings sur mes hanches.

» — Pas mal ! fit papa , en m'embrassant , lorsque j'allai m'asseoir à côté de lui sur une pierre.

» — Oh ! pour ça, monsieur, c'est une bonne danseuse que votre demoiselle ; elle ne pèse pas davantage qu'une plume, lorsqu'on la fait tourner, dit le garçon , qui tenait en grand honneur d'avoir été mon cavalier.

» Je recommençai à sauter avec d'autres ; et , quoique cela m'amusât beaucoup, je n'étais pas parfaitement en train , à cause de l'espèce de mal de cœur qui me poursuivait. Aussi, me disais-je tout bas : « Je ne boirai plus de lait. »

» — Voici le gâteau ! s'écria-t-on de toute part ; et aussitôt mon père me glissa dans la main une pièce blanche. Ce gâteau , confec-

tionné avec la farine, le beurre et les œufs collectés chez les plus riches paysans, est orné de fleurs et posé sur une planche que portent par les deux bouts un jeune homme et une jeune fille (le plus souvent deux fiancés). Ils font le tour de l'aire, présentant le gâteau à chaque assistant, qui en coupe un petit morceau, et dépose sur le bord de la planche l'offrande qui doit servir à rétribuer les musiciens. Cette offrande ne s'élève pas, en général, au-dessus d'un ou de deux gros sous; aussi, lorsque je posai mon franc au milieu de tout ce cuivre, le distributeur ouvrit de grands yeux et s'écria :

» — Oh ! oh ! Il faut que la demoiselle en ait un gros morceau ; et, m'enlevant le couteau des mains, il coupa lui-même une large tranche, que j'acceptai avec plaisir, ainsi que la rose qui était plantée au milieu.

» Ce gâteau était si doré, si moelleux, qu'il devait remonter mon estomac, et j'y portai la dent avec cette confiance ; mais, ô déception ! il avait le même goût amer que le pain de la mère Jaubert. Hélas ! il était pétri avec la farine du pays ; je le mangeai pourtant, afin d'avoir le droit de refuser la tasse de lait qui

devait constituer mon goûter. Puis, cherchant mon père du regard, j'allai me blottir près de lui; et, mettant ma petite main dans la sienne :

» — Avez-vous porté la courroie ? dis-je.

» Ce mot voulait beaucoup dire entre nous deux, ainsi que vous le verrez.

» — La courroie ? répondit mon père, en souriant ; mais n'as-tu pas déclaré ne vouloir revenir qu'après-demain avec Victoire.

» — C'est que... voyez-vous, cher papa... j'aimerais tout autant descendre ce soir avec vous.

» — Oh ! oh ! le gîte ne t'enchanté donc pas ?

» — Si, si... c'est très-joli, ce pays ; on y est très-bon pour moi ; mais j'ai un peu mal dormi.

» — Le lit n'était pas des plus moelleux, en effet !

» — La paille me piquait un peu ; et puis, les puces aussi.

» — Tu n'apprécieras que mieux ta couchette ordinaire ; et peut-être même, pour que tu sentes toute sa valeur, te faudrait-il dormir encore deux ou trois nuits dans la fenière.

» — Oh ! papa ! murmurai-je d'un accent gros de larmes.

• Alors , pour toute réponse , mon excellent père sortit de sa poche la chère courroie , dont la vue me causa un tel plaisir que je fis trois sauts plus joyeux que ceux de toutes les *bourrées*. Le talisman qui agissait ainsi sur mon humeur n'était autre qu'une large sangle terminée par une boucle ; mais lorsque cette sangle , passée autour du corps de mon père et du mien , m'assujétissait à la croupe de son cheval , j'étais aussi fière qu'heureuse. Que de belles promenades j'ai faites ainsi , en accompagnant mon bien-aimé père dans ses diverses excursions !

• Le difficile était de faire accepter aux braves Jaubert mon départ précipité : mon père alléguait le soin de ma santé ; il craignait que l'abondance de laitage et la bonne chère ne m'eussent un peu dérangé l'estomac. Les bons vieux , flattés de ce résultat de leur hospitalité , ne firent pas d'objections , et Victoire , de son côté , ne fut pas , je crois , fâchée d'être débarrassée de moi pendant la fin de son séjour au pays.

• L'heure du départ sonna , et , pendant

que mon père bouclait la sangle autour de sa ceinture, j'étais, si possible, plus radieuse que lorsqu'il m'avait placée, la veille, dans le panier suspendu aux flancs de la mule.

» — Il me semble, dit-il, après que nous eûmes un peu trotté en silence, que le pays de Victoire ne t'a pas ravie ?

» — C'est moins beau que je ne croyais, cher papa ; c'est si nu, si sec, et puis point de fleurs, point de fruits ; je ne comprends pas que ma bonne puisse tant le vanter.

» — C'est que, plus ou moins, chacun préfère son pays natal à tout autre ; cette disposition naturelle est un bienfait de Dieu.

» — Ces pauvres gens ont, en effet, l'air très-heureux ; et pourtant il leur manque tant de choses !

» — Il ne leur manque rien, puisqu'ils n'ont nul besoin de ce qu'ils ne connaissent pas. Si tu n'avais jamais dormi sur un bon matelas, tu n'aurais pas trouvé la paille si sèche ; si tu n'avais jamais goûté de fine volaille, tu aurais apprécié la saveur du *coq-horloge*, et si tu ne déjeunais pas ordinairement avec du léger lait de chèvre, celui de

brebis , tout gras qu'il est , ne t'aurait pas dérangé l'estomac.

» — C'est donc l'habitude qui rend content de tout ?

» — En grande partie ; et heureux les gens dont les habitudes sont simples et les besoins peu nombreux.

» Tout en causant , nous avons descendu la côte ; car notre cheval allait un peu plus vite que la mule de Jaubert. Avec quel plaisir je revis mes vertes prairies ! et comme le murmure du ruisseau chatouilla agréablement mes oreilles ! mais rien ne me parut plus beau que le jet de notre fontaine ; à peine descendue de cheval , je me précipitai , pour boire au goulot cette eau fraîche et vive , si différente du liquide saumâtre puisé dans la citerne. Tandis que je me désaltérais , arriva ma mère , que le pas du cheval avait attirée.

» — Comment , te voilà ! fit-elle d'un air surpris.

» — Oui , chère maman , m'écriai-je en me jetant dans ses bras ; il me tardait tant d'être de retour à la maison.

» — Oh ! le duvet du nid , dit-elle en caressant ma joue , est préférable aux branches

de la forêt, n'est-ce pas, mon petit oiseau volage ?

» — Oh ! je ne désirerai plus jamais quitter la maison et mon bon lit ; combien il me tarde d'y être étendue.

» — Viens d'abord souper.

» Je n'avais pas grand appétit ; mais un excellent riz au bouillon escorté d'une côtelette me restaurèrent complètement , et bientôt après, couchée entre deux petits draps bien blancs et bien fins , je ne redoutai ni les brins de paille, ni les insectes.

» Pendant que le sommeil me gagnait lentement, j'entendis ma mère qui disait dans la chambre voisine :

» — Suzanne ne me paraît pas enchantée de son excursion sur le *Causse*.

» — Cette nature abrupte l'a étonnée , et le manque absolu de confort, un peu démoralisée ; mais, les premiers effets de ces petits désappointements passés, elle retirera quelques bons fruits de ce voyage.

» — Ce n'est jamais sans profit que l'on voit un pays nouveau et surtout un genre de vie différent de celui auquel on est accoutumé.

» — C'est de ce dernier point que j'attends une utile leçon pour Suzanne; elle ne pourra se rappeler le *Causse*, sans penser combien peu de choses suffisent aux premières nécessités de la vie, et sans se dire qu'il est des personnes qui se trouvent parfaitement heureuses lorsque ces premières nécessités sont satisfaites.

» — J'espère surtout qu'elle appréciera mieux désormais tout ce dont elle jouit, et ne se laissera plus dominer par le désir de changer de place et de posséder ce qu'elle n'a pas.

» — Ah! chère amie, répondit mon père en souriant; il faut plus d'une expérience pour détourner la jeunesse de l'attrayante poursuite des mirages de la vie.

» Ces derniers mots, que j'entendis comme dans un rêve, et dont je ne comprenais pas alors la portée, ne me revinrent en mémoire que longtemps après, lorsque des déceptions de divers genres m'eurent révélé le sens profond et vrai de ce mot *mirage*, appliqué à la plupart des choses que notre cœur désire et que notre imagination embellit. »

— Mais, grand'mère, s'écria la plus jeune des fillettes, tous les pays ne sont pas aussi

laid que le Causse, et lorsqu'on voyage on n'est pas toujours désappointé.

— Non, on voit souvent de belles et intéressantes choses, on rencontre parfois de bonnes et aimables personnes; mais la part des mécomptes est pourtant toujours au bout.

— Eh bien ! on savoure d'autant plus celle du plaisir ! s'écria un des garçons.

— Vous ne voudriez cependant pas, grand-mère, qu'on vécût immobile comme une souche, et qu'on n'eût envie de rien voir de nouveau, dans la crainte d'être déçu.

— Je ne voudrais, mes chers enfants, vous interdire ni les voyages, ni l'instruction, ni la recherche du bon et du beau à travers le nouveau; seulement, je prie Dieu de vous préserver des mirages du cœur et de leurs douloureux mécomptes, dit la vieille dame en se levant pour donner le signal de la retraite.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

Les souvenirs d'une grand'mère.	5
Les deux brioches.. . . .	25
Le ramoneur et l'écolier.. . . .	56
Le bracelet de corail.	84
Les mirages.. . . .	131

SE TROUVE :

A TOULOUSE ,

Chez LAGARDE , libraire , rue Romiguières , 7.

A PARIS ,

Chez Ch. MEYRUEIS et C^e , rue des Saints-Pères , 43 et 45 ;

Chez J. CHERBULIEZ , lib. , rue de Seine , 33 ;

Chez GRASSART , libraire , rue de la Paix , 2 ;

Chez R. SCHULTZ , rue de Rivoli , 204 ;

Chez CHASTEL , libraire , rue Roquépine , 4.

A LYON. Chez DENIS fils , rue Impériale , 12.

A STRASBOURG.. Chez VOMHOFF , libraire ;

Chez TREUTTEL et WURTZ , libraires.

A NIMES. Chez PEYROT-TINEL , libraire ;

Chez B. GARVE , libraire.

A MONTPELLIER. Chez POUJOL , libraire.

A CASTRES. Chez BONNET , libraire.

AU HAVRE. Chez BENARD , lib. , pl. Napoléon III , 18.

A ALGER. Chez M. ZERBIB , libraire , boulevard de
l'Impératrice , 44.

A GENÈVE. Chez Emile BEROUZ , libraire.

A LAUSANNE. Chez DELAFONTAINE et C^e , libraires ;
Chez MEYER , libraire.

A NEUCHÂTEL. Chez Samuel DELACHAUX , libraire ;
Chez J. SANDOZ , librairie évangélique.

A BERNE. SOCIÉTÉ ÉVANGÉLIQUE.

A BRUXELLES. Chez MOURON , librairie évangélique , rue
de l'Impératrice , 19.

A AMSTERDAM. Chez Van BAKKENÉS et C^e , libraires.

Amst.

